

L'UTOPIE DES INDOCILES

40 ANS
LONGO MAÏ

Editeur :
Pro Longo maï, St. Johannis–Vorstadt 13, CH–4056 Bâle
info@prolongomai.ch, www.prolongomai.ch
PC 40–17–9

Rédaction :
Katharina Morawietz, Michael Rössler, Andreas Schwab

Textes :
Marina Achenbach, Jacques Berguerand, Bertrand Burolet,
Herma Ebinger, Ulrike Furet, Ursula Gillmann,
Caroline Meijers, Katharina Morawietz, Alex Robin,
Michael Rössler, Marie–Pascale Rouff, Andreas Schwab,
Melissa Torres

Textes historiques :
Friedrich Dürrenmatt, Adolf Muschg, Marc Ollivier,
Denis de Rougemont

Traduction :
Claude Braun, Paul Braun, Bertrand Burolet,
Gérard Chaupin, Josiane Chériau, Nathali Eschenbacher,
Ulrike Furet, Peter Gerber, Katharina Morawietz,
Gisèle Pélisson, Christiane Privat, Michael Rössler,
Isabelle Stettler, Babette Stipp

Graphisme :
Annatina Blaser et Thomas Hirter

Impression :
freiburger graphische betriebe GmbH & Co. KG

ISBN : 978–3–033–04145–5

Images

Objets de l'exposition :
l'atelier Photo–Grafique, Forcalquier (F)
et Vinzenz Schwab, Siselen (CH)

Photos :
Simon Baumann, Claude Giger, Ute Müller, Julie Trudeau,
Mathias Weidmann, archives Longo maï

Illustrations :
page 4 : Dimitri (2013)
page 63 : Celestino Piatti, lithographie (1974)

Couverture :
Images de l'installation vidéo de Olga Widmer

© 2013

CONTENU

Editorial	5
« L’utopie des indociles » – 40 ans Longo maï	6
Changer le monde et cultiver son jardin	8
1977 – Denis de Rougemont / 2013 – Caroline Meijers	10
«MÊME UN SOCIOLOGUE RISIQUERAIT UNE MIGRAINE»	12
1979 – Adolf Muschg / 2013 – Michael Rössler	20
«NOTRE ÉCONOMIE REPOSE SUR LE RELATIONNEL»	22
Une lune rouge au-dessus de l’étable	30
1986 – Friedrich Dürrenmatt / 2013 – Herma Ebinger	32
L'APPRENTISSAGE D'«UNE ÉCONOMIE MORALE»	34
2006 – Marc Ollivier / 2013 – Bertrand Burolet	42
«LA POLITIQUE COMMENCE À L'INTÉRIEUR DE LONGO MAÏ...»	44
Après 40 ans, où allons-nous ?	52
Poème	54
Longo maï, c’est nous	56
Notes sur la réalisation	57
Les coopératives	58
Publications	60

EDITORIAL



«Que sont donc ces temps, où parler des arbres est presque un crime ? Puisque c'est faire silence sur tant de forfaits ! Celui qui là-bas traverse tranquillement la rue n'est il donc plus accessible à ses amis qui sont dans la détresse ?» écrit Bertolt Brecht entre 1934 et 1938 dans son poème « A ceux qui viendront après nous ».

Nous parlons des arbres et en plantons de nouveaux. Nous voulons rester accessibles. Bien sûr, nous avons eu plus de chance ces « derniers temps » que le poète par le passé, du moins sous nos latitudes. Malgré cela, nous n'étions pas bien dans cette société d'après-guerre où l'on cachait tous les problèmes sous la consommation.

Au début, il y avait le refus des raideurs et de l'injustice de la société. Nous savions ce que nous ne voulions pas, il en est résulté ce que nous voulons, c'est-à-dire Longo mai, « que cela dure longtemps » en provençal. Dans différentes régions marginalisées de l'Europe nous avons trouvé de la place pour tenter de réaliser une utopie commune. Elle porte en elle beaucoup (ou parfois moins) d'enthousiasme, beaucoup d'amour et de joie de vivre, de temps en temps des disputes, elle est faite de nombreuses déceptions, blessures et échecs mais aussi de sursauts salvateurs.

Le philosophe Denis de Rougemont, en 1977, analysait dans son livre « L'avenir est notre affaire » les utopistes du 19^{ème} siècle et les nombreuses communautés qui ont existé au cours de l'histoire. Il a constaté que pas une de ces communautés n'a duré plus qu'une génération sauf certaines ayant un fondement religieux. Ceci ne remet pas en cause sa conviction que la création de communautés est indispensable. De Rougemont a également dédié tout un paragraphe à Longo mai, jeune à l'époque. Aujourd'hui, nous sommes fiers d'avoir fait mentir son constat historique.

Longo mai a dépassé le temps d'une génération et nous connaissons une ou deux communautés en Allemagne et en Espagne qui sont sur le point d'y arriver aussi. Peut-être existons-nous encore parce que nous n'avons aucune religion ni idéologie exclusive. Ou bien parce que la réalité pratique nous a toujours ramenés les pieds sur terre. Ou bien encore parce que nous sommes restés vulnérables et attentifs aux blessures des autres autour de nous.

L'exposition « L'utopie des indociles – 40 ans Longo mai » ne donne pas de réponse à la question de savoir pourquoi Longo mai existe toujours, la collection de textes de ce catalogue non plus. Mais apparaissent dans cet ensemble des traces et fragments qui laissent deviner non pas une seule réponse mais plusieurs. Si on réalisait un sondage à Longo mai sur cette question, les réponses seraient aussi variées que les lignes de la main de tout un chacun. Il y aurait des ressemblances, les lignes se croiseraient et se rencontreraient à certains points. Et si nous pouvions lire les lignes de cette main pour connaître le futur de Longo mai, ce qui nous attend ? Retournons plutôt la question : qu'est-ce que nous voulons et pourrions faire à l'avenir ? Dans ce catalogue nous osons une perspective – avec beaucoup de questions, mais où sont palpables aussi quelques réponses. « L'utopie des indociles – 40 ans Longo mai » : une chose ressort de cette exposition et de ce catalogue, et non la moindre dans la vie réelle : les indociles le sont toujours, heureusement. L'exposition et son catalogue voudraient aussi montrer aux jeunes qu'il faut de l'indocilité et que ça vaut la peine de la vivre pleinement et d'une manière constructive.

Michael Rössler
Longo mai

« L’UTOPIE DES INDOCILES » - 40 ANS LONGO MAÏ

Exposition thématique

Suivant la devise « défricher plutôt que discourir », une trentaine de Suisses, Autrichiens et Français ont fondé en 1973 la coopérative Longo maï en Provence, et repris trois fermes abandonnées. La coopérative se voulait, et se veut aujourd’hui encore, un contre-projet à l’exploitation capitaliste – pas de salaire, et en autogestion.

Près de 200 personnes vivent sur un pied d’égalité dans 10 coopératives différentes. Sur la base de l’agriculture comme moyen de subsistance, est apparue une forme originale de vie alternative avec de l’utopie dans toutes ses dimensions. En font partie la recherche d’un consensus dans le groupe autant que le système économique complexe liant les coopératives entre elles.

Jusqu’à aujourd’hui, Longo maï est bien vivant, comme on peut le constater dans l’installation vidéo de Olga Widmer. Elle a demandé à 63 personnes – près du tiers des membres permanents – quel objet symbolise selon eux Longo maï. Une coopérative autogérée qui existe encore 40 ans après, c’est quelque chose de très rare, et cela mérite d’être fêté. Néanmoins l’exposition devait être davantage qu’un auto-encensement, et le catalogue davantage qu’un hommage : on a voulu un coup d’œil actuel qui tourne son regard vers le présent et le futur. L’exposition et le catalogue suivent donc sciemment un ordre thématique et non pas chronologique. Quatre domaines thématiques ont été définis :

L’autogestion dans le groupe

Depuis le début, la vie dans les coopératives garde l’empreinte de la communauté. Une multitude de processus de démocratie de base définissent le cadre de la vie quotidienne. Les structures sont informelles et peuvent être mises en question ; tous les membres prennent part aux décisions et peuvent faire entendre leur voix. A Longo maï, il n’y a pas de vote, toutes les activités sont discutées par les membres et sont décidées par la démocratie directe. Une instance importante est la réunion générale qui a lieu régulièrement. On y débat des questions importantes. Dans les coopératives,

elle sert à informer, à coordonner et à définir les prochains pas.

L’agriculture comme base

La production agricole est la base de Longo maï. On vise la plus grande autosubsistance possible. A l’intérieur de la région, Longo maï établit des échanges avec d’autres producteurs ou vend directement, sans intermédiaire, aux consommateurs sur des marchés locaux. Tout au long de la production agricole ou artisanale, on veille à maîtriser si possible la filière dans son ensemble. De la semence au pain par les céréales, de l’arbre à la charpente, du mouton au pull-over, ainsi s’enchaînent les filières à Longo maï.

Le système économique des coopératives autogérées

Le troisième domaine thématique présenté est le système économique de Longo maï qui se différencie de façon parfois marquante des formes d’organisation de l’économie de marché. Par exemple pour les membres de Longo maï, il n’y a pas de propriété privée du sol ou des bâtiments. Le terrain est propriété d’une fondation, et ne peut pas être vendu par les membres, ou transmis à leurs enfants. Les membres de Longo maï ne se versent pas de salaire ; au lieu de cela, ils prennent en charge ensemble les dépenses nécessaires à leurs besoins quotidiens. La rentabilité au sens classique n’a jamais été recherchée. Au contraire, Longo maï s’est opposé à la disparition des paysans par l’agro-industrie qui contrôle les semences, les engrais, l’eau et les ressources encore disponibles. Plutôt que d’essayer de gagner le plus d’argent possible avec peu de gens et l’aide de nombreuses machines, Longo maï affiche un concept diamétralement différent : avec des forces humaines et l’aide de ressources du sol, de l’eau et du soleil, produire des aliments et des biens durables.

Interventions politiques

Longo maï ne veut pas seulement avoir un impact politique par son exemple, mais développe lui-même des actions politiques en Transcarpatie

(Ukraine), en Europe de l’Est, en Méditerranée et au Costa Rica. Un point important de ce travail politique de Longo maï et du Forum Civique Européen (FCE) qui lui est très proche, est la campagne de sensibilisation depuis 2000 au sort de nombreux travailleurs agricoles d’origine africaine qui sont employés dans les plantations de légumes et de fruits en Andalousie, dans des conditions déplorables. La campagne sur les semences « semer l’avenir, récolter la diversité » vise les lois européennes qui veulent autoriser les grands trusts à breveter les semences. Par ailleurs, Longo maï s’engage avec détermination en tant qu’organisation antifasciste de défense des réfugiés et des sans papiers, et entretient de nombreux contacts avec des projets proches.

Questions-réponses

Mais on ne peut pas comprendre une coopérative autogérée comme Longo maï sans tourner un regard vers les décennies passées : c’est pourquoi on trouve dans ce catalogue quatre textes classiques venant du passé sur Longo maï, ils sont de Denis de Rougemont (1977), Adolf Muschg (1979), Friedrich Dürrenmatt (1986), et Marc Ollivier (2006). Pour un éclairage plus actuel, quatre membres de Longo maï se sont penchés à nouveau sur ces textes : ils en extraient des idées et poursuivent la réflexion. Il en ressort un jeu de questions-réponses qui présente dans son ensemble un nouvel éclairage sur les valeurs de base de Longo maï. Des situations sont thématisées, certaines ont changé, d’autres ont résisté aux années écoulées. La réflexion sur ces textes fait naître un nouvel état des lieux.

Que l’exposition soit orientée vers l’avenir apparaît clairement dans le texte présenté à la fin de ce catalogue. Bertrand Burollet et Ulrike Furet expliquent que Longo maï n’a de raison d’être que si la coopérative se confronte comme projet politique au monde actuel, et contribue à la « résistance face au rouleau compresseur de la globalisation économique effrénée ». Sans prétendre que Longo maï offre pour tous les problèmes actuels la seule et véritable solution, l’exposition et le catalogue veulent montrer qu’en 40 ans d’utopie vécue, des pistes ont été trouvées et expérimentées, qui sont signifiantes pour la société entière.

Andreas Schwab, commissaire d’exposition

CHANGER LE MONDE ET CULTIVER SON JARDIN

Quarante ans pour les gens de Longo maï c’est une histoire qui dure. Elle a beau s’appeler « Longtemps encore » en provençal, ce n’était pas écrit d’avance. Au départ il n’y avait pas de charte fondatrice, juste une brève analyse du monde écrite par les fondateurs en 1972 : « La crise, une offensive ». Un texte dans lequel les « Longomaïens » d’aujourd’hui peuvent se reconnaître en partie. On en retient que dans ce monde en restructuration, les jeunes qui aiment la vie, se sentent à l’étroit et protestent, risquent de se retrouver criminalisés dans les villes, là où le contrôle social est le plus fort, et qu’il vaut mieux faire un pas de côté dans les campagnes pour envisager un monde plus humain ...

Bien sûr Mai 68 était passé par là, le fond de l’air était rouge, comme dans le film de Chris Marker. Sortir des clous voulait aussi bien dire s’engager politiquement que vivre un retour à la terre. Changer le monde ou cultiver son jardin. Rémi, Jacob, Norma, Willy, Kathi, Walti, Joost, et autres pionniers de Longo maï ont eu l’ambition de faire les deux. Après l’activisme politique de Spartakus en Autriche et Hydra en Suisse ils arrivaient en Provence au printemps 1973 dans une grande ferme où tout était à faire. Quelques mois plus tard ce petit groupe organisait une action de solidarité avec les réfugiés chiliens fuyant le dictateur Pinochet. Les décennies qui suivront ne cesseront de mêler la solidarité contestataire à la perpétuation des lieux de vie.

Aujourd’hui on parle à nouveau de crise mais elle a changé de forme. A l’époque le spectre du chômage n’impressionnait guère. Le malaise était avant tout existentiel, une sorte d’indigestion du consumérisme des « trente glorieuses ». Aujourd’hui les nouveaux venus à Longo maï parlent biodiversité, permaculture, autonomie, etc. On pense surtout à la ré-appropriation des moyens d’existence face au capitalisme productiviste en crise. Et on se bat toujours contre la fermeture des frontières et de nos sociétés à l’Autre. Mais aussi contre la fuite en avant du productivisme industriel et des grands projets inutiles, ce que les Africains appellent les « éléments blancs » ...

Vivre la cohérence

Le désir d’un autre monde se nourrit de grandes visions. Dignité, liberté, égalité, etc., les grands mots sont évidents quand on est dans le besoin et qu’on a soif d’idéal. Mais ils peuvent vite tourner à la langue de bois. C’est sans doute pour cela qu’un des principes de Longo maï, est la cohérence entre ses idéaux et ce que l’on vit. Besoin de cohérence qui passe par une pratique autogestionnaire à dimension humaine et qui reste à portée de voix comme dirait Rousseau. Rémi, alias Roland Perrot, qui a tiré sa révérence en 1993, est celui sans qui cette histoire n’aurait pas vu le jour, quelles que soient les libertés qu’il a pu prendre avec ses propres principes.

Cet homme du vingtième siècle que les fascismes, les conflits et la guerre froide avaient marqué, aspirait à travers le projet Longo maï à une sorte de « plus jamais ça ». Sa rencontre avec de jeunes révoltés autrichiens et allemands, puis suisses, puis français et autres Européens fut comme un passage de relais dans une course contre le temps pour poser les bases d’une vie alternative ... Il s’agissait de transmettre un héritage de luttes en tant que mythes fondateurs mais surtout une manière d’être qui privilégie les actes à la théorie. Par la présence, le rire et les coups de gueule. Dans les années soixante-dix c’est dans ce genre d’ambiance qu’on débarquait, à Limans en Provence après avoir « taillé la route ». Se présentait alors une sorte de Cour des miracles buissonnière où il fallait passer par le rite de l’accueil tel un test de solidité psychologique. Aujourd’hui on a un peu oublié tout ça et l’accueil se perpétue tranquillement.

L’amour et l’eau fraîche ?

Il n’y a toujours pas de définition précise du parfait petit coopérateur, c’est une indéfinissable alchimie qui lie ou non les êtres entre eux. Disons qu’il vaut mieux ne pas être triste ni misanthrope. Parmi les références qui inspirèrent les premiers pas, se trouvaient les utopistes, tel le fameux Charles Fourier. Il aspirait à dépasser les limites de la révolution bourgeoise par la prise en compte des passions. Fatalement la plus belle des passions,

l’amour, ne manquait pas d’habiter les pensées des êtres arrivant dans la « communauté » ... Vivre d’amour et d’eau fraîche on le désirait, d’autant que les écrits de Wilhelm Reich circulaient, donnant à la libération sexuelle une couleur politique ... De fait les corps se sont souvent libérés, tel un préalable à la sérénité des êtres. Depuis on a réalisé que l’eau fraîche n’est pas inépuisable, et l’amour libre s’est avéré plus compliqué que prévu. Après avoir été plus ou moins moquée, cette institution qu’est la famille est revenue par la grande porte. De même que l’individu. Au fil des ans les couples ont prospéré. Les habitats particuliers ou à quelques-uns, précaires ou écolos, poussent tels des champignons sur les terrains des fermes. Finis les dortoirs, quitte à décevoir l’ancien curé de Forcalquier qui confiait à ses ouailles que nous étions un haut lieu de stupre et de fornication ... Reste qu’un tel espace de vie collective facilite les rencontres et permet une certaine souplesse et richesse des liens d’amitiés et d’amours. Comme dans la chanson de Brel, en cas de peine de coeur il y a toujours quelqu’un pour dire : « t’es pas tout seul Jeff » ...

La volonté d’un autre chemin

Souvenez-vous, l’année de la naissance de Longo maï, paraissait « La convivialité » d’Yvan Illitch. Prémonitoire, ce livre prévoyait une crise fatale à partir de Wall Street et le discrédit des institutions. Critique radicale d’un système capitaliste industriel qui « produit de la demande et génère des manques », le livre appelait à revenir aux besoins essentiels. Comme d’autres ouvrages de ce type, désormais pris au sérieux, il a du mal à préciser une démarche alternative et s’en tient aux principes de respect, de liberté et de créativité.

En ce sens toute une culture s’est développée dans le mouvement Longo maï en quarante ans, qui fournit quelques pistes. Avec d’abord cette volonté des fondateurs de construire. Volonté qui a parfois tourné au volontarisme, voire au « comportementalisme », mais qui restait suffisamment en mouvement pour évoluer. Outre qu’il s’agissait dès le début d’évoluer sur deux pieds, l’engagement politique et la perpétuation des lieux de vie, il fallait éviter de s’agglomérer pour rester les uns les autres en « prise directe ». Donc essaimer en multipliant les foyers de vie et de résistance dans plusieurs pays.

L’internationalisme des débuts était essentiellement germano-français, tel une revanche de l’histoire. Aujourd’hui il est plus intercontinental.

Cet internationalisme a apporté quelque chose de fort autant dans la capacité d’action « extérieure » avec toutes sortes de mobilisations internationales, qu’à travers la complémentarité des caractères à « l’intérieur ». Implicitement, une complémentarité s’est fait sentir entre le côté sérieux et organisé des germaniques et l’imagination frivole des latins, pour faire du solide, même s’il faut se méfier des clichés.

Un vent nouveau

Quant au renouvellement des générations, il a donné un nouveau souffle au mouvement à travers les vagues de nouveaux venus des années quatre-vingt-dix-deux mille. Dans le parcours agité des jeunes alters ou antimondialistes beaucoup connaissent la luciole de Longo maï ... Ainsi les Fernande, Cédric, Pascal, Valentina, Johannes, Sylvia, Johann, Noëlle et autres arrivèrent avec leur bout d’expérience qui se frottait, se confrontait avec les habitudes en place, pour finir par enrichir le parcours collectif. On leur doit entre autres la pratique des petits cercles de discussions, là où les anciens ne juraient que par l’agora dans les grandes largeurs.

En quarante ans le risque de sectarisme qui guette tout groupe sûr de lui, de même qu’à l’inverse, le risque de « dissolution » dans la société ambiante, ont ainsi été évités. Avec l’accroissement de la mobilité et la multiplication des initiatives, la vue générale du mouvement devient cependant acrobatique. Les longomaïens déploient des trésors d’imagination dans la communication. Oh il y a toujours de quoi piquer des crises, quand la liste de la cuisine n’est pas remplie, ou quand on n’arrive pas à trouver une voiture disponible pour faire un truc super important ... mais il reste encore des lustres pour progresser. Ou pour devenir philosophes ...

Alex Robin

(à Longo maï depuis 1974)

... D'implantation régionale et de visée européenne, la Coopérative de Longo maï préfigure cette « Europe verte » dont on pouvait redouter que les neuf de Bruxelles l'aient disqualifiée pour longtemps. Enracinement local, mobilité à travers toutes les frontières dites nationales, solidarité continentale, cette formule dynamique du fédéralisme intégral trouve ici sa première expression spontanée.

(...) Le premier élément d'une fédération de « communautés ouvertes », dispersées sur le continent mais reliées par un même esprit de rénovation de l'Europe à partir des régions. Pour que chacune de ses communes conserve une taille optimale, donc petite, la communauté primitive essaime dès que le nombre des permanents dépasse la centaine. (...) C'est retrouver la sagesse de Milet, la Cité grecque des rives de l'Egée qui, par crainte de trop grandir, exportait ses surplus de population dès que l'on approchait des 100 000 habitants, et fonda de la sorte soixante-dix colonies dans le monde méditerranéen.

(...) Participer à la communauté n'est pas la nostalgie de quelques marginaux », mais un besoin fondamental de l'homme. La frustration systématique de ce besoin a commencé avec l'urbanisation sauvage de l'ère industrielle, le dépeuplement des paroisses, la destruction des voisinages au profit de la promiscuité physique et de l'isolement moral des banlieues noires. D'où l'angoisse diffuse et qui s'accroît avec les dimensions de la Cité, chez les individus de toute classe perdus dans les « foules solitaires », livrés au sentiment de leur impuissance devant leur destin collectif, dans la dissolution de tout ensemble humain où leur voix pourrait se faire entendre. Recréer une communauté où l'homme puisse recouvrer la dimension civique sans laquelle il n'est pas une vraie personne, tel est le problème central de notre temps.

(...) sans vraie communauté, point de personnes responsables, mais seulement des individus amputés de leur dimension sociale, des angoissés-passifs, révoltés-impuissants...

... Ce que de Rougemont écrit en 1977 est d'autant plus vrai aujourd'hui. Il suffit de penser aux mouvements dits des Indignés, et à tous les mouvements anti-austérité en Europe. Les révoltes qui éclatent régulièrement dans ces « banlieues noires » témoignent également de cette « révolte impuissante ». Selon Aristote, l'homme est un « animal politique », et sa liberté consiste à pouvoir participer aux décisions qui concernent sa cité.

Hors, ce que nous voyons aujourd'hui, c'est que l'individu est démuni face aux décisions qui concernent sa vie. Avec une pression de rentabilité de plus en plus forte sur les activités qu'il exerce, il est à la merci de ses supérieurs ou de la pression des prix quant à son emploi, pour autant qu'il en trouve encore un. Voter, un droit acquis de haute lutte, ne lui permet pas suffisamment d'influencer le cours des choses. En ces temps où les travailleurs se font concurrence, les syndicats sont impuissants face à l'arrogance des exigences managériales. Dans les universités, les étudiants sont priés d'effectuer leurs travaux dans une durée de plus en plus courte, qui ne leur laisse plus le temps de s'intéresser aux problèmes de société. C'est l'individualisation galopante, l'homme aliéné par son travail et ses semblables, comme le décrit si bien Karl Marx.

C'est aussi la dépolitisation, la déresponsabilisation envers la société, et le manque de sens qui s'ensuit. Emile Durkheim nomme ce phénomène « l'anomie », la principale cause, selon lui, de l'augmentation des suicides dans une société. C'est pour échapper à cette solitude, à cette impuissance, que des jeunes venus des villes autrichiennes et suisses ont créé Longo maï. Quant à moi, ce qui m'a incitée à rejoindre Longo maï, c'est ce désir de retrouver une unité entre vie individuelle et vie en société, ainsi que la recherche de cette dimension aristotélicienne « d'animal politique », dans le but de retrouver une voix dans la cité et une possibilité d'emprise sur sa vie, qui autrement me semblerait dénuée de sens...

«MÊME UN SOCIOLOGUE RISQUERAIT UNE MIGRAINE»

Dans deux textes, l'auteur, qui vit depuis 1984 dans la coopérative de Limans en Provence, raconte la vie dans un très grand collectif. Le premier texte cherche des pistes d'explication au fonctionnement de ce collectif. Le deuxième parle sur le défi de la vie quotidienne.

Marie-Pascale Rouff





Radio Zinzine, une radio libre qui émet depuis 1981, animée par Longo maï à Limans, un groupe d'Aix-en-Provence et des auditeurs.



« Comedia Mundi », le groupe de musiciens de Longo maï : la musique occupe une place importante dans la vie collective.

L'horizontalité ou l'art du désordre incroyablement organisé

Qui a dit que l'anarchie était la plus haute expression de l'ordre* ? Si vous trouvez vous gagnez un petit chat bas-alpin. Cette phrase nous plaît parce qu'elle pourrait correspondre à ce que l'on nomme notre vie quotidienne. Quarante ans, c'est court, mais à Longo maï c'est une éternité de souvenirs : souvenirs d'une vie quotidienne riche et turbulente, souvenirs festifs, poétiques et politiques, polémiques et « harmoniques »... Des milliers de personnes ont passé leur chemin sur nos lieux, y ont vécu plus ou moins longtemps. Finalement, proportionnellement parlant, on n'est pas si nombreux à être restés, à faire le choix de partager « sa » vie avec quelque 200 personnes... et pour cause ! Ce n'est pas à l'école qu'on apprend à mélanger dans une journée : l'activité (on va éviter le mot travail), l'apprentissage, les pratiques dites « politiques », les loisirs, l'éducation des enfants, l'amour, l'amitié. Et tout ça sans chef !

Evidemment, le chemin fut long et semé d'embûches pour en arriver là. On peut dire que cela n'a pas été sans « casse ». Certain-e-s, après de longues années sont parti-e-s en claquant la porte, d'autres plus calmement, heureusement,

continuent à cheminer avec nous de manière très différente et la houle continue de nous bousculer quotidiennement dans un sens ou l'autre. Les coopératives Longo maï sont organisées sur un mode non hiérarchique et l'évolution turbulente de nos structures décisionnelles nous aide à lutter contre le danger d'institutionnalisation. D'aucuns pourraient penser que c'est là de la langue de bois, et bien non, sachez que c'est la vérité et que ce qui fait autorité à Longo maï est bien plus complexe et intéressant que de simples petits chefs qui, au vu de nos sales caractères, n'auraient pas longtemps à régner.

Avoir du temps et de l'espace

Il nous faut aussi parler du « temps » : celui nécessaire à prendre nos décisions. Ce sont des cycles de discussions que je préfère nommer « palabres » qui nous sont nécessaires pour y arriver et cela ne peut se laisser bousculer par de fausses injonctions du style « le temps c'est de l'argent ». Il y a des espaces que la modernité ne peut compresser lorsque l'on décide que leur essentialité n'est pas négociable. Les rythmes de chacun ne peuvent pas s'accorder en une mesure, il en faut de nombreuses pour créer une symphonie...

Certains aimeraient appeler ça l'autogestion mais ce mot est bien trop connoté pour qualifier nos modes organisationnels. Dans la forme d'organisation économique mondialisée que nous subissons depuis l'avènement du monde industriel et capitaliste, la gestion et par conséquent l'autogestion sont, malheureusement, rattachées à cette forme et on est toujours dans l'imaginaire d'un égalitarisme « au travail » qui reste la médiation sociale générale : cet imaginaire est reproduit au sein même de la société dite « alternative ». C'est pour cette raison que les termes adaptables à nos organisations sont autres et multiples : on pourrait parler d'horizontalité, d'auto-organisation, d'expérimentations anarchistes et j'en passe...

En résumé, chaque jour, nous mangeons, circulons, entretenons nos lieux et organisons nos secteurs d'activités, productifs ou non, rentables ou non, nous vivons tout simplement, en développant des formes solidaires dans nos manières d'échanger nos savoirs et nos pratiques, nos besoins et nos envies, et tout ça à l'aide de divers outils dont : les listes de tâches collectives parfois difficiles à remplir (!), une « réunionite aigüe », maladie quasi incontournable de tout bon collectif qui a tenu l'épreuve du temps, les mauvaises humeurs déclenchées par les comportements absurdes des autres (l'enfer c'est les autres), les attaques poli-

tiques et médiatiques « extérieures », on en passe et des meilleures sinon c'est un roman qu'on écrit. En conclusion : il n'est pas évident de comprendre tout ça, et un discours n'y suffirait pas. Un temps, le plus long possible de partage et d'échange est bien plus adapté. Il est certain que même un sociologue n'y « retrouverait pas ses moutons » et prendrait le risque d'une énorme migraine. A bon entendeur, salut !

*Elisée Reclus, 15 mars 1830 — 4 juillet 1905, géographe, communard, anarchiste



« La beauté gît dans les gestes les plus humbles »

Tzvetan Todorov, Eloge du quotidien

La beauté dans les gestes quotidiens

Depuis les années 60, on a vu un développement, jamais rencontré dans l'histoire de l'humanité, du consumérisme dans presque toutes les sphères de nos vies quotidiennes. S'y opposer ou le fuir ne va pas sans difficultés. Est-ce ce consumérisme qui en altérant notre capacité de subvenir à nos besoins les plus élémentaires (alimentation, espace de vie, solidarité, amour, mort) met à distance la « vie quotidienne » ?

Essayer d'utiliser les outils de facilitation sans tomber dans le piège de la dépendance totale participe d'un défi qu'il nous semble intéressant de relever mais qui est loin d'être gagné. On peut se demander si la facilité avec laquelle on prépare plus facilement et rapidement un repas pour cent personnes, aujourd'hui où on liquide la vaisselle qui s'ensuit grâce à un lave-vaisselle en 2 heures de temps, ne pousse pas à se désengager de ces obligations quotidiennes qui sont de ce fait dévalorisées ? Elles sont somme toute encore nécessaires et peuvent apporter un bien-être non négligeable.

La vie quotidienne est source de routines et malheureusement trop souvent de frustrations. Comme dans toute famille, colocations ou autres

groupes de personnes partageant leur vie quotidienne, il nous arrive de penser que l'un fait plus que l'autre (surtout les autres d'ailleurs !), les listes qui nous servent de support organisationnel et sur lesquelles on est censés s'inscrire volontairement pour assumer les tâches collectives comme la cuisine, la vaisselle, le ménage, sont trop régulièrement trouées : et la table dans la salle à manger est encore sale car non nettoyée par le dernier qui l'a utilisée !

Alors on essaie de parler et de réfléchir sur notre quotidien, celui que l'on a choisi librement et individuellement en adoptant un collectif comme lieu de vie, d'activités, d'amour et même de mort (puisque nous avons partagé ces moments d'extrême limite qui donnent tant de sens à la vie). Histoire de faire un pied de nez au développement de l'individualisme de nos sociétés modernes.

Eloge du quotidien

Comment découvrir la beauté des actes, des gestes qu'on qualifierait, à la va-vite, de banals ? Ces gestes et actes qui, dans leur répétition quotidienne, peuvent si rapidement perdre de leur sens poétique et universel, et s'offrent ainsi comme

des actes rédhitoires auxquels on cherche à tout prix à échapper au lieu de se donner la peine de les transformer en acte solidaire, de partage et de créativité renouvelable à l'infini et en une occasion d'affirmer les singularités et des intégrités de chacun d'entre nous.

Dans une petite digression culturo-artistique, nous pouvons constater que le phénomène ne date pas d'aujourd'hui. Dans « l'Eloge du quotidien » de Todorov (essai sur les peintres hollandais du XVIIème : Rembrandt et autres gribouilleurs !) j'ai relevé cette phrase : « Ils ne se comportent pas en alchimistes capables de transformer en or n'importe quelle boue : Ils ont compris que cette femme qui traverse la cour, cette mère qui pèle une pomme, pouvaient être aussi belles que les déesses de l'Olympe, et ils nous incitent ainsi à partager cette conviction. Ils nous apprennent à mieux voir le monde, non à nous bercer de douces illusions ; ils n'inventent pas la beauté, ils la découvrent – et nous permettent de la découvrir à notre tour. Menacés aujourd'hui par de nouvelles formes de dégradation de la vie quotidienne, nous sommes, en regardant ces tableaux, tentés d'y retrouver le sens et la beauté de nos gestes les plus élémentaires. »

Depuis le temps où la *technè* (elle désigne chez les grecs le savoir-faire des métiers de l'artisanat ou de l'art) a été dissociée des arts, ce sont ces derniers qui ont eu le rôle de ré-enchanter la vie, les gestes, l'esthétique, les plaisirs, etc. N'y a-t-il pas quelque chose d'essentiel à réinventer ou à inventer tout simplement ? C'est à nous, longo-

maïens « d'adoption volontaire », de nous confronter toujours à nouveau à notre vie quotidienne, à redorer son blason, à lui inventer une magie, une esthétique, à la rendre joyeuse et source de plaisirs partagés. J'intègre cette volonté comme révolutionnaire et comme possible processus d'émancipation sociale. Notre vie et la qualité de notre environnement sur nos lieux ne dépendent que de nous et de notre capacité à les enchanter, à se faire du bien pour y partager du plaisir. Dans une micro-société ces besoins élémentaires peuvent être sources de créativité, de recherche de formes de solidarité et d'harmonie, de bienveillance et de dons.

Ce texte a été écrit en préparation d'une réunion à Grange Neuve, sur la coopérative de Limans, janvier 2013

... Permettez-moi de me pencher sur un certain événement : la tentative d'un groupe de jeunes de casser le cercle vicieux de notre économie d'exploitation et de gaspillage à un endroit critique — les régions de montagne en voie de désertification : là où, selon les lois du marché, il n'y a plus de profit à tirer. (...) Cette tentative a pour nom Longo maï. (...) Le mouvement aurait dégénéré pour devenir une sorte de mafia, une secte, avec tous les symptômes de folie de groupe, de fantasmes missionnaires, de paranoïa, de fermeture vers l'extérieur et de terreur à l'intérieur. (...) Il aurait été évident depuis le début que cette entreprise ne saurait être une école du dimanche, une agréable villégiature, une gentille thérapie de groupe, mais plutôt un psychodrame.

... Un défi qui, sans cesse, a mis les coopérateurs dans des situations qu'ils ne maîtrisaient pas. Partout où ils sont allés, ils se sont heurtés à un mur : en Provence, au Misoix, en Carinthie. Le monde qu'ils voulaient améliorer concrètement avait pourtant besoin de l'être mais il était déjà tenu fermement en main par des susceptibilités et des intérêts locaux. Les gens de Longo maï auraient dû être les meilleurs psychologues, les meilleurs experts économiques, ethnologues et conseillers en investissements. Ils auraient eu besoin de l'expertise d'une multinationale pour pouvoir faire pâturer leurs moutons sans problèmes. Mais comme les multinationales ne font pas pâturer de moutons et que les experts en économie et en agriculture ne deviennent pas paysans de montagne, les gens de Longo maï n'ont dû compter que sur eux-mêmes. Gestionnaires de quelque chose qui n'a encore jamais existé, ce ne sont pas des gens commodes. Ils se sont sentis pionniers avec raison et leur prétention à toujours mieux savoir était très souvent en contradiction avec leur volonté d'apprendre.

... Longo maï n'a pas assumé sa croissance. Mais nous, société industrielle occidentale, l'avons-nous pleinement assumée ? Ce serait une conclusion hâtive et un scandale dont on peut se passer que de vouer aux gémonies la coopérative de Longo maï pour ses erreurs qui portent pourtant en elles-mêmes les germes d'un grand effort, un effort qui — aussi loin que je regarde — n'a été accompli par aucun groupe établi. »

L'écrivain Adolf Muschg le 31 décembre 1979 dans son discours de la nouvelle année à la radio suisse-allemande, dont nous tirons ici des extraits. Le thème de son intervention concernait les articles hostiles à Longo maï dans la presse, qui déferlaient sur le public suisse depuis le 10 décembre 1979.

Adolf Muschg a été l'une des très rares personnes à avoir osé faire entendre une autre voix alors que la plus grande partie de la presse suisse et des médias en France et en Autriche attaquaient Longo maï d'une manière extrêmement grave. Sans complaisance, il tentait pourtant de remettre en place ce qui était bousculé, de retracer des contextes là où ils étaient déchirés dans le flot des manchettes négatives. Rien qu'en Suisse, des centaines d'articles contre Longo maï ont paru sur une période de 90 jours. La phase de sympathie pour les « jeunes anciens rebelles » retirés sagement à la campagne était définitivement terminée. Nous ne ressemblions plus à l'image romantique qui était donnée de nous et que nous-mêmes avions peut-être colportée trop longtemps. Donc, nous devions payer pour être restés politiquement incommodes.

A l'époque, j'ai vécu le début de cette campagne de presse depuis notre ancienne ferme Joli Mas dans le Jura suisse. J'ai été très surpris quand j'ai lu les articles : est-ce qu'il s'agissait vraiment de nous ? J'ai interrompu ma carrière de berger et je me suis engagé dans la collecte de fonds, parce que Longo maï était au bord de la faillite. Le quatrième pouvoir nous avait montré violemment sa force. Puis, après le vacarme, survint brusquement un grand silence : Longo maï avait été déclaré mort — mais restait quand même en vie.

Avec la distance du temps et de l'âge, je me suis rendu compte que certaines critiques de l'époque étaient justifiées. C'est un fait que des hiérarchies s'étaient établies à Longo maï, que nous n'avions pas voulu admettre, comme dans d'autres franges de l'ancien mouvement de mai 68. Peu à peu elles ont disparu, et aujourd'hui nous sommes sur le chemin d'une véritable démocratie de base. Naturellement nous avons commis des fautes, mais au lieu d'un dialogue critique, les médias ont cherché le sensationnalisme. Longo maï a besoin de critiques, s'il veut se développer et rester vivace, mais pas de condamnation.

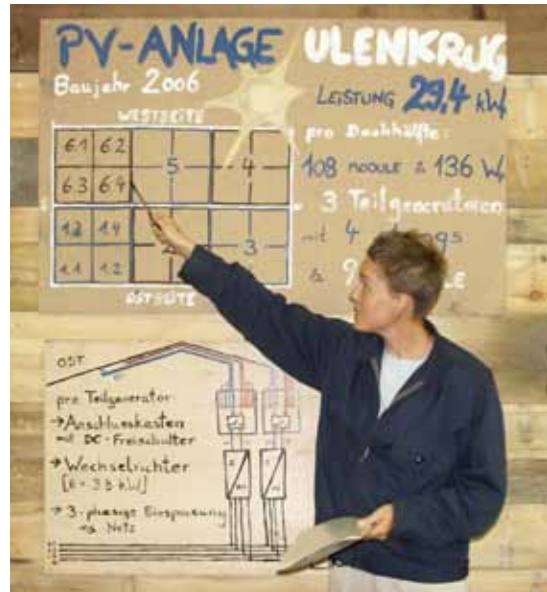
Michael Rössler (à Longo maï depuis 1975)

«NOTRE ÉCONOMIE REPOSE SUR LE RELATIONNEL»

A Longo mai, on gère autrement. Katharina Morawietz, depuis deux ans à Longo mai, interroge Hannes Reiser, coopérateur depuis le début. Il explique le fonctionnement de ce type d'économie et décrit son interaction avec la société.

Katharina Morawietz





Élaboration du projet d'installation photovoltaïque à la ferme d'Ulenkrug, Mecklembourg (D)



Katharina Morawietz : Est-ce que Longo maï représente une alternative à la société du profit et de la croissance ?

Hannes Reiser : Au fil des ans, Longo maï a connu plusieurs approches intéressantes. Nous ne sommes pas une société lambda, mais un cas particulier – ceux qui nous rejoignent sont à la recherche d'autres modes de vie. Nous ne comptabilisons pas le travail effectué ou les biens, pas même l'échange ; chacun donne ce qu'il peut et prend ce dont il a besoin. Ça s'apparente à l'économie pré-capitaliste davantage basée sur les rapports humains que sur la valeur monétaire. Depuis le XIX^{ème} siècle, de nombreux utopistes se sont penchés sur les questions du rapport au « progrès » technique et du déracinement de l'humanité. Il existe par contre peu d'expériences concrètes ayant duré aussi longtemps que Longo maï. Il est aujourd'hui d'autant plus important de mettre d'autres idées en pratique que la macro-économie bat de l'aile. On est loin d'être sortis de la crise économique de 2008. La précarisation sur le marché du travail, la concurrence pour les ressources qui fait mourir de faim des êtres humains et génère des guerres, la pollution de l'eau, de l'air et des sols et la disparition de la diversité végétale et animale sont des problématiques très souvent refoulées. Et des choses aussi fondamentales que l'utilisation des « communaux » sont oubliées. A

Longo maï, par contre, les terres, les maisons et les ressources vitales sont propriété collective. A part cela, nous préservons des connaissances menacées de disparition, comme par exemple l'art de vivre ensemble dans un groupe, pour mieux les développer.

Gérer un budget de dix coopératives comprenant environ 200 habitants n'est pas une mince affaire. Comment parvenez-vous à ce que la responsabilité soit portée collectivement ?

Longo maï paraît, à première vue une grosse structure, mais en fait elle est organisée de telle manière que chacun a voix au chapitre. Les personnes d'une même ferme s'organisent entre elles et assument la responsabilité de leur vie commune. Les dépenses mensuelles et les budgets d'investissements annuels sont discutés avec tout le monde, lors de réunions régulières consacrées à ce thème. On y délibère des entrées et des sorties de la caisse commune, puis quelques personnes se chargeront de l'application des décisions.

Quel est le rapport de l'individu à la caisse commune ?

Au niveau de la structure économique, c'est la transparence. Chacun est au courant de ce

que l'autre reçoit. Il en découle une sorte de « contrôle » social, comparable à celui qui existe dans une famille. On se parle et on se voit tous les jours. Par ailleurs, les besoins pécuniaires de chaque individu sont étonnamment faibles grâce aux infrastructures collectives et à la vie en commun au sein de laquelle le phénomène de « frust-shopping » (consommation compensatoire) est pratiquement inexistant.

D'où viennent donc les entrées d'argent ?

Le budget d'une ferme est alimenté par trois sources : les recettes provenant de la vente des produits, les subventions et enfin les dons qui sont affectés au travail politique, à l'accueil des visiteurs, à l'agriculture en milieu difficile, à la mise en place d'infrastructures locales, etc. Les habitants des différentes fermes gèrent ensemble cet argent, collecté essentiellement en Suisse. Ils planifient l'année et présentent leurs projets aux délégués des autres coopératives réunis pour la rencontre inter-coopérative qui se tient deux fois par an. On y discute de thèmes politiques, mais aussi des gros investissements pouvant toucher les budgets des autres fermes, comme par exemple, lorsque l'on doit construire une maison ou bien lorsqu'il est question de soutenir de nouveaux groupes au démarrage de leur projet.

Cette façon de fonctionner nécessite probablement beaucoup de discussions ...

Evidemment. L'autogestion est basée sur l'échange et la communication, deux domaines abandonnés, dans la société, aux secteurs de l'adminis-

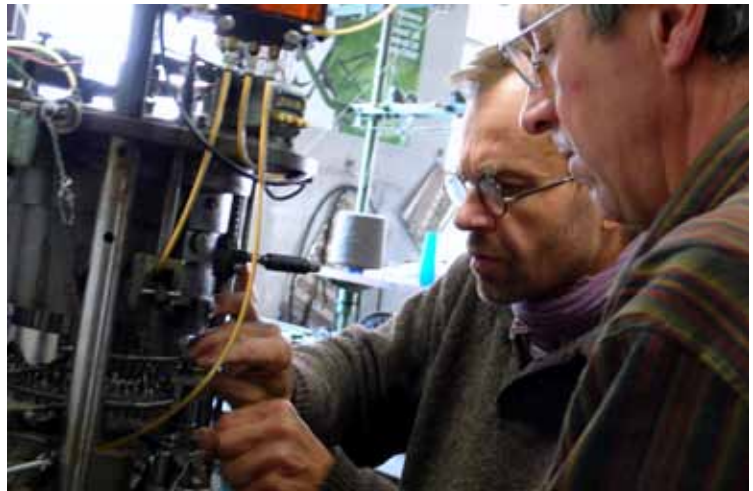
tration et de la finance. Le nombre de gens qui travaillent dans le secteur tertiaire est gigantesque, comparé à celui des travailleurs du primaire et du secondaire. De plus ça coûte cher et c'est aliénant. Regardez tous ces énormes bâtiments administratifs à Bâle. Chez nous, les discussions ont lieu le soir, à l'heure où d'autres regardent la télévision. C'est dans un cadre convivial que naissent les meilleurs idées.

Existe-t-il quelque part une version écrite de cette structure, somme toute complexe ?

Non tout ça s'est élaboré ces derniers 40 ans et nous n'avons rien fixé sur le papier ; il s'agit d'un accord verbal. Je pense que si Longo maï existe encore, c'est dû en partie à notre culture du dialogue. Longo maï a une taille qui permet une bonne vue d'ensemble : on se connaît tous, et chacun est concrètement impliqué dans un groupe de Longo maï. Cela nous confère une certaine confiance de base.

Quelle est la position de Longo maï par rapport à l'économie de marché ?

La base de toutes les fermes est de tendre vers la plus large autosuffisance possible et de procurer un logement à tous les habitants des fermes. C'est organisé selon les besoins et relativement exigeant. Evidemment, cela va à l'encontre de l'extrême dépendance prévalant dans le contexte de la mondialisation et signifie aussi plus de travail. Mais les gens qui nous ont rejoints, ces dernières années, trouvent cette démarche très attractive et s'y engagent avec beaucoup d'énergie.



C'est à rapprocher du fait que Longo maï fabrique lui-même de nombreux produits de A à Z et supprime les intermédiaires.

C'est effectivement ce que nous développons depuis longtemps, et nous n'avons pas encore utilisé tout notre potentiel. Prenons comme exemple la laine : nous avons des moutons dans presque toutes nos fermes, nous les tondons et en transformons la laine en pull-overs, en couvertures, en chaussettes, etc. Nous pouvons ainsi commercialiser le produit fini à un prix correct au lieu de brader la laine brute. C'est en adéquation avec notre économie collective. D'ordinaire en agriculture traditionnelle, on a affaire à de petites entités rigides. A l'inverse, que ce soit au jardin, à la filature ou lors du travail de la forêt, nous sommes en mesure de constituer de grandes équipes ou bien de revenir à de plus petites, selon les besoins. On travaille main dans la main et à la fin tout va dans le pot commun.

En choisissant ce type d'agriculture, nous créons des structures qui peuvent aussi servir à d'autres producteurs. C'est le cas, par exemple, de la conserverie du Mas de Granier dont les infrastructures sont utilisées par d'autres petits producteurs désireux de transformer leurs fruits et légumes. La nouvelle salle d'abattage d'Ulenkrug, mise à la disposition de petits paysans de la région, en est un autre exemple.

Quelle place tiennent les dons dans le système économique de Longo maï ?

Ils nous permettent beaucoup de projets qui seraient impossibles à réaliser dans une économie autarcique. Et je pense que tant que nous nous investissons dans la réalisation d'alternatives à la société de la croissance, il est important de chercher du soutien pour ce faire.

Est-ce que Longo maï pourrait exister sans dons ?

Naturellement, la coopérative Longo maï pourrait survivre sans dons. Si nous nous concentrons sur nous-mêmes, en une sorte de communauté en fin de course, repliée sur elle-même. Mais Longo maï est un mouvement qui travaille à un changement de société. Les dons nous aident à rester dans l'action. En outre, les personnes qui nous soutiennent font partie de l'ensemble du projet et ne sont pas tenues à l'écart. Elles amènent des idées à Longo maï et nous apportons des idées concrètes dans la société. Ainsi, nous travaillons à la revitalisation de régions périphériques, marquées par un développement touristique dominant. Ou bien, nous développons des façons de travailler qui font sens pour les jeunes qui n'ont pas ou ne veulent pas de place dans cette société. Les dons rendent aussi possible notre travail politique, au moyen duquel nous sommes en dialogue avec le reste de la so-

ciété. Un exemple : si nous sommes menacés par un champ OGM, nous pouvons aller le faucher, mais ouvertement, en thématissant le problème, en essayant d'y associer des amis, d'inviter le prêtre du village et d'en informer les médias. A la fin, nous récoltons de l'argent pour le procès que nous tentons de gagner. Nous pouvons faire des actions fortes, transmissibles, et mobilisatrices – Longo maï est une œuvre globale qui rassemble de nombreuses opinions politiques et bouge quelque chose en fédérant.

Personne ne reçoit de salaire à Longo maï, une somme d'argent à gérer soi-même. Les rentrées sont mises en commun. Qu'est-ce qui motive les gens à travailler si ce n'est l'argent ?

C'est vrai et ce depuis le début ; il n'est pas question non plus d'attribuer de l'argent en guise d'incitation ou de récompense pour une tâche particulière. Le travail salarié est de toute façon une trouvaille récente. Aujourd'hui, le travail salarié est généralisé, alors qu'autrefois c'était une exception, comme par exemple la solde des mercenaires. Pour beaucoup de gens le travail lui-même n'a plus beaucoup de sens. Nous sommes volontairement

à l'opposé de l'anonymisation du travail et faisons, depuis 40 ans, l'expérience que chez nous les gens ont de bonnes idées, accomplissent des choses qui sortent de l'ordinaire et s'investissent avec beaucoup d'énergie dans le collectif. A Longo maï, la sécurité de l'existence économique n'est pas dépendante de la performance, avec comme corollaire la prise de conscience que nous devons nous procurer nos moyens de subsistance ensemble. A part cela, le travail en groupe est souvent drôle et diversifié. Il faut rajouter à cela que Longo maï est composé de gens qui veulent changer le monde. Mais par la conviction qu'ils construisent une alternative, ils s'en donnent la peine. Chez nous, il existe une vraie relation au travail. Il ne disparaît pas dans la « boîte noire » de la société ; quand quelqu'un repique une plante, il la soigne, la récolte, la transforme et apprécie de la voir mangée par des personnes qu'il estime. C'est le contraire d'un travail aliéné.



1



2



3

1 En 1976 Longo mai a acquis une filature abandonnée à Chantermerle (Hautes Alpes, F), et la fait fonctionner depuis sous une forme coopérative — sans chef.

2 En 1990 Longo mai accomplit une tournée à travers la Suisse avec un cheval et une roulotte pour permettre l'achat de la ferme du Mas de Granier en Provence.

3 Présentoir fabriqué sur mesure pour vendre les huiles essentielles, pommades et huiles de massages élaborées avec des herbes sauvages.



4



7

4 Coppla Kaša, créé en 1995, est un réseau régional constitué pour promouvoir la vente directe des produits agricoles. La coopérative Stopar en Carinthie (A) en fait partie.

5 Le village de vacances des Magnans est géré par la coopérative de Limans. Dans ce hameau, on peut passer des vacances individuelles et en groupe.

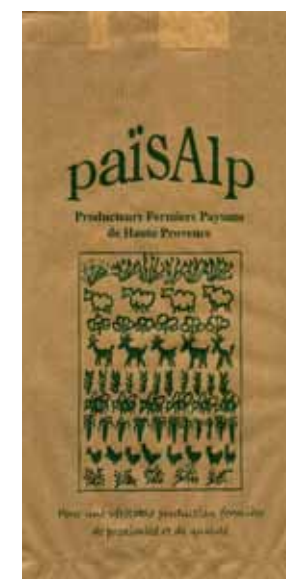
6 Regroupement local de petits paysans bio, créé en 1996 avec la participation de Longo mai pour promouvoir la vente directe et l'entraide, Provence.

7 Sur la coopérative Mas de Granier (Crau, F), des fruits et légumes sont transformés dans la conserverie. La soupe de poisson y est aussi fabriquée.

8 La coopérative de Cabrery (Lubéron, F) produit des vins rouges, blancs et rosés. Les belles étiquettes des bouteilles reflètent une main d'artiste.



5



6



8

UNE LUNE ROUGE AU-DESSUS DE L'ÉTABLE

Une petite histoire court depuis que les gens de Longo maï, bien loin de leur lieu d’origine provençal, sont allés s’installer dans les plaines du nord de l’Allemagne. L’histoire commence avec un manuscrit qui, en 1991, se trouvait sur une table de l’hebdomadaire *Freitag*, à Berlin, et qu’un collègue allait directement envoyer à la corbeille à papier (les rédacteurs peuvent être affreux), lorsqu’à mon oreille parvint ce qu’il marmonnait : « ... un quelconque Longo maï ». Ce nom, je le connaissais ! L’une de mes relations avait visité la coopérative de Limans, en Provence et, pendant des années, son récit avait laissé en moi une empreinte profonde. J’ai sauvé l’article, rencontré l’auteur, Herma Ebinger, alors à Leipzig, maintenant à Longo maï. Nous avons publié le texte dans *Freitag* et j’ai ajouté alors une remarque disant qu’elle-même et ses amis se proposaient de fonder une coopérative de ce genre au Mecklembourg. Ce n’était pas convenu. Les questions plurent, on se rencontra, on parla beaucoup, mais la plupart de ceux qui posaient les questions prirent peur de leur propre courage. Herma et Seemann, son compagnon de lutte à Leipzig, gémirent : « Dans quel pétrin nous as-tu fourrés ? » Un jour, cependant, ils se mirent tout simplement à l’œuvre avec quelques membres bien déterminés de Longo maï – sous la magnifique devise : « Un millimètre de pratique vaut mieux que dix kilomètres de théorie. » Ils ont commencé à l’est de Berlin.

Ils avaient atterri dans ce qui avait été le marécage d’Oderbruch, ce projet chéri du roi de Prusse Frédéric II qui, 250 ans auparavant, l’avait fait assécher : une terre noire et lourde, parsemée de fossés, et là-dedans les humbles maisons des paysans, des tisserands, des filateurs, et les demeures des fermiers, avec leurs hautes granges et leurs étables en briques, brun-rouge, aux modestes ornements en tuile. Ils commencèrent par rendre habitable la métairie délaissée du domaine Wollup et à travailler la terre tout autour. Berlin-Est se fournissait en légumes auprès d’eux. Ce filon s’est tari en 1989. Tout d’un coup, d’autres se mirent à livrer, les rayons des magasins se remplirent en un clin d’œil des marchandises de l’Ouest. A Oderbruch, les serres vides résonnèrent de bris de

verre. Aujourd’hui, presque personne ne se rend compte de la rapidité avec laquelle le désert s’étendit. De petits groupes d’hommes et de femmes se déplaçaient sur le terrain, brisant les serres dans lesquelles eux-mêmes avaient travaillé il y avait peu. Ils faisaient leur travail de destruction silencieux et triste. Tout cela appartenait maintenant – comme l’ensemble de l’économie de la RDA – à la « Treuhand » (l’institution chargée de la privatisation de ces biens), qui pouvait en disposer et devait le privatiser. Pour les gens qui travaillaient à la démolition, la Treuhand se procura l’argent nécessaire auprès de l’Etat. « ABM » (le sigle allemand pour « Mesures de création d’emplois ») était le mot-clé détesté pour les contrats d’un an avec lesquels on voulait faire se tenir tranquilles les gens de l’Est. Silence aussi dans la plupart des étables, même dans l’École d’agriculture et de jardinage et dans la vieille ferme domaniale où se tenait l’administration du Domaine Wollup. Même le jardin d’enfants était plus silencieux, car moins de bébés venaient au monde.

Il faut raconter tout cela pour que l’on puisse se représenter les débuts de ce qui est aujourd’hui Ulenkrug. La métairie que les gens de Longo maï purent louer avait de tout temps porté le nom de « Basta ». Comme cela convenait à la situation du moment ! Les nouveaux habitants de Basta, insolites et sans peur, devinrent peu à peu l’espoir des gens de Wollup : ensemble, ils mirent au point un concept pour organiser l’ancienne propriété de l’État en coopérative et société à responsabilité limitée, recherchèrent le soutien du gouvernement du Brandebourg et des médias et présentèrent leur projet à la Treuhand. Aux portes des bureaux figuraient encore les noms des familles nobles qui, en 1945, avaient été dépossédées par la puissance occupante soviétique. Dans les accords de réunification, rien n’était prévu pour qu’ils recouvrent leurs propriétés immobilières. Mais ils ne renoncèrent pas si facilement. Ils balayèrent l’idée d’une coopérative agricole à Wollup et donnèrent congé à la métairie Basta pour le 31 décembre 1994. Les successeurs des seigneurs féodaux se débarrassèrent ainsi de ces imprévisibles gêneurs.

Lors de ma visite à Basta, je m’étais sentie si bien que j’osai à peine le dire dans le journal. Il était clair que mon texte serait jaugé avec suspicion pour y trouver le signe d’un emballement partisan. Et si par malheur on en flairait la trace, le texte serait immédiatement passé au pilon. Tous croyaient être parfaitement au courant de ce qu’étaient les « marginaux », les fermes, les ateliers et les communautés écolos. Ils guettaient des preuves que le « vieil Adam et son Ève » oubliaient vite les résolutions idéalistes et redevenaient de petits égoïstes. A cette époque, il semblait que les gens faisaient assidûment tout ce qu’il fallait pour qu’il ne vaille plus la peine d’oser quoi que ce soit et de renoncer aux habitudes. Peut-être cela a-t-il changé entre-temps.

A Basta, la petite communauté entretenait des troupeaux de porcs et d’oies, trois vaches et deux canassons. Un vétérinaire des environs, alors au chômage, les aida à convertir ces derniers en bêtes de trait. Les travaux se répartissaient autour du repas du soir : qui irait dans telle étable : qui irait négocier : qui ferait la cuisine : qui réveillerait les enfants, préparerait leur petit déjeuner et les emmènerait au jardin d’enfants ou à l’école. J’ai vu qu’ils possédaient peu et qu’ils pouvaient prendre dans la caisse commune ce dont ils avaient besoin. Ils ne menaient pas une vie d’ascètes. Et si quelqu’un en avait assez, il pouvait partir pour l’une des autres coopératives. Le nomadisme me paraissait être leur élixir de vie. Je me rendis compte de leur don étonnant à se faire des amis. Peut-être parce qu’ils se comportaient sans peur devant les autorités ? Mais j’ai perçu aussi une autre caractéristique : leur tolérance et leur sens du caractère particulier et de la valeur des individus qu’ils rencontraient, indépendamment de leur métier, de leur appartenance politique ou de leur génération.

« Que vas-tu écrire ? » me demanda-t-on le dernier soir de mon séjour à Basta. « Je sais, quelque chose sur le paysage », répondit quelqu’un pour moi. Et alors, nous avons énuméré tout ce qui avait été si beau pendant ces journées. La pleine lune rouge. Et comment le brouillard laiteux s’était levé sur les prairies en un rien de temps. Le coucher du soleil, qui pendant une heure coloriait toutes choses. Les vols d’oies sauvages tels de longs chiffres 1 dans le ciel violet. Les péniches sur l’Oder tout plat, qui semblaient naviguer à travers les prairies, dont les perdrix s’envolaient. Tout cela, nous l’avions vu autour de Basta. Maintenant, il fallait le quitter. Mais ils ne se lamentaient pas, ils allaient chercher un autre lieu.

Ce lieu, ils le trouvèrent dans le Mecklembourg – comme, vingt ans plus tôt, on l’avait pressenti en toute inconscience. Il deviendrait l’« Ulenkrug », il s’est enraciné profondément dans le sol sablonneux. Seule l’atmosphère de renouveau pour la population après la chute du mur n’a pas pu se maintenir, mais l’Ulenkrug trouve aussi, jusqu’à aujourd’hui, des alliés et des amis. Quand je m’y rends, je m’y plais aussi bien qu’autrefois à Basta. Et maintenant, je ne retire plus rien de ce que j’en dis.

Marina Achenbach,
Journaliste et écrivaine, Berlin

... Il y a des républiques véritables. Peut-être ne sont-elles même pas des États. Vous êtes probablement une république. Dans la Grèce antique, Aristote avait réfléchi à la politique. Il pensait qu'un État de plus que 100 000 habitants était impossible, parce qu'on ne se connaît plus. Aujourd'hui nous ne sommes plus capables de former des républiques véritables. Les États se ressemblent beaucoup plus que ce qu'on peut croire. Qui détient le pouvoir ? Ce sont ceux qui l'ont acquis. Parfois on les voit, parfois on entrevoit seulement un petit bout de l'iceberg. La démocratie a trouvé une combine pour occulter le pouvoir.

... Nous ne connaissons pas le bilan du combat pour l'avenir de l'humanité. Selon l'opinion du penseur, il sera amer. Mais je pense toujours qu'il est important de semer et de former des républiques, des communautés d'une taille contrôlable. Quand j'avais dix-huit ans, j'ai voulu fonder un parti — le parti des millions d'États. J'imaginais que des millions de petits États au monde pourraient apporter un peu d'apaisement à l'humanité. Ça aurait été des républiques, parmi elles quelques-unes auraient été ratées.

... C'est comme dans la parabole biblique — je suis athée, je peux le dire tranquillement — on ne sait jamais si le grain va pousser ou s'il va tomber sur un sol stérile. Ce qui est important, c'est de semer — et Longo maï sème...

... Dürrenmatt a prononcé ces paroles élogieuses pendant un banquet républicain à la ferme Joli mas aux Verrières, quand il s'agissait de l'existence même de la ferme. Après douze ans de bail, le propriétaire déclarait vouloir utiliser lui-même le domaine. La loi lui était favorable. Beaucoup de gens demandaient de mettre la justice au-dessus du droit et de laisser la ferme dans les mains des coopérateurs européens. Ceux-ci avaient investi beaucoup de travail et des moyens qui risquaient d'être anéantis d'un coup. Le résultat du procès a souligné la phrase de Dürrenmatt, que la démocratie avait trouvé une combine pour occulter le pouvoir. Le propriétaire a eu gain de cause, et peu après il a vendu la ferme avec un gros bénéfice.

« Le pouvoir sur ... », nous le refusons, « le pouvoir de ... », nous l'avons. Alors nous avons repris et reconstruit une autre ferme en 1987 : le Montois dans le Canton du Jura. Notre république s'est agrandie depuis avec quatre autres fermes : deux en France, une en Allemagne de l'Est et une autre en Ukraine.

Que voulait dire Dürrenmatt quand il utilisait le terme « république » ? Il connaissait Longo maï suffisamment bien pour savoir que nous rejetons les hiérarchies et les frontières. Or, toutes les formes existantes de républiques tracent des frontières, pour se différencier des autres sur un niveau territorial et national. L'écrivain, qui connaissait bien l'ère classique, évoquait peut-être les réflexions sur la république de l'homme d'État et philosophe romain Cicéron, qui laissent d'autres pistes possibles. Cicéron considérait la « res publica » — la cause publique — comme une association d'êtres humains, qui se basent sur les mêmes idées et qui s'engagent pour le bien commun.

Il serait présomptueux d'affirmer que Cicéron ait été un précurseur des idées de Longo maï, mais il a sa place au tout début des réflexions philosophiques sur une bonne forme d'organisation humaine. Des formes de sociétés égalitaires, qui s'organisent sans un système supérieur de dirigeants politiques, sans jurisprudence formelle et qui n'excèdent pas 200 personnes ne se retrouvent pas dans sa philosophie. Mais c'est justement de ces républiques-là, des millions sur terre, sans frontières, sans nationalisme, que nous rêvons. Nous sommes en train de construire ce rêve et de le propager.

L'APPRENTISSAGE D'«UNE ÉCONOMIE MORALE»

L'auteur, à Longo maï depuis 1974, dresse un tableau alarmant du développement de l'agriculture industrielle et s'interroge sur les alternatives, dont l'agriculture à Longo maï.

Jacques Berguerand



Grenier à céréales, Ulenkrug



Si notre analyse de 1972 « La crise, une offensive » était en quelque sorte le socle de notre réflexion politique, le « Congrès de Flüeli », en 74, porté par notre ami paysan aujourd'hui disparu Pierre Pellegrin, fut le texte fondateur de notre vision agricole d'un futur possible. Notre conclusion était qu'avec 0,6 hectare de terre agricole, il nous était possible de nourrir très correctement un être humain. Avec notre cinquantaine d'hectares agricoles en Provence, nous nourrissons aujourd'hui une grosse centaine de personnes.

Rétrospectivement, on peut dire que notre réflexion, il y a quarante ans, n'était pas complètement dénuée de fondement. Pour ce qui est de l'humanité, cette surface correspond à peu près à la dimension des fermes de la plupart des petits paysans du monde qui travaillent majoritairement à la main, en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud ou ailleurs. Seule une minorité de paysans travaille avec des tracteurs, surtout pour approvisionner en nourriture la grosse moitié de l'humanité qui vit dans les villes.

Après les deux grandes guerres du 20^{ème} siècle, la « modernisation agricole » a creusé l'écart de

productivité entre petits et gros paysans de 1 à 500. Mais à quel prix ? Très vite, des crises de surproduction ont perverti l'acte de produire, et développé une forme « d'aide alimentaire » qui a soumis les pays pauvres à la dépendance. Une division, une spécialisation et une concentration de la production ont marginalisé certains producteurs, certaines régions et certains pays. L'industrialisation de l'agriculture a mis en concurrence les pays et les individus sur le « marché libre ». L'érosion, l'empoisonnement et la stérilisation des sols en sont les conséquences. Aujourd'hui, les rendements stagnent, régressent même.

Le spectre de la faim

La facture écologique est de plus en plus lourde, et la facture sociale pour le milliard d'êtres humains sous-alimentés, ruraux pour la plupart, est un crime contre l'humanité. Les « crises sanitaires » se multiplient. Les gens sont de plus en plus intoxiqués par les pesticides employés en agriculture, et qui se concentrent dans la chaîne alimentaire, probable prochain cataclysme sanitaire. Les années où se conjuguent « accidents

climatiques » et « tensions » sur les marchés agricoles, le spectre de la famine réapparaît, et des « émeutes de la faim » en sont le fruit amer, surtout dans les grandes métropoles du tiers-monde. Mais les banques alimentaires se multiplient aussi chez nous, en Occident, où le nombre de pauvres et de mal nourris se compte désormais en dizaines de millions. Aujourd'hui, c'est ce modèle agricole, modèle aussi de répartition inégale des biens, qui met en péril l'humanité.

Ce modèle dominant met tout en œuvre pour perdurer en dépossédant les paysans de leurs terres au profit de spéculateurs et de multinationales de la semence et de la chimie qui privatisent le vivant par le brevetage. Leur dérive vers la monoculture, et l'utilisation massive d'engrais de synthèse, d'herbicides, d'insecticides et de fongicides, que de bonnes pratiques agricoles rendraient inutiles, sont mises à la charge de la société entière. Et ce ne sont pas d'hypothétiques plantes transgéniques, véritables pompes à fric et sources de dépendance pour les paysans, qui vont nourrir l'humanité ou guérir ces maladies en partie créées par l'homme.

La diversité génétique pour la survie

En Europe, les paysans sont de moins en moins nombreux, alors qu'il faudrait les multiplier comme des petits pains. De plus en plus de

jeunes veulent s'installer, souvent en pratiquant une forme d'agriculture collective, et peinent à trouver un peu de terre, tant celle-ci est rongée par l'agrandissement des villes, et devenue une valeur refuge pour les spéculateurs et mafieux de tous poils. Des systèmes agricoles très diversifiés, élaborés par les paysans au fil des millénaires et ayant perduré jusqu'à aujourd'hui sous la forme de civilisations très sophistiquées du blé, du riz, du maïs, du millet, du sorgho, de la patate, du manioc, ont été aujourd'hui irrémédiablement détruits en quelques générations. Ils ont cependant nourri l'humanité, et les « crises » d'aujourd'hui, comme celles d'hier, ne sont que l'expression d'une inégalité de l'accès aux ressources primaires : les structures sociales sur lesquelles reposaient ces sociétés ont été détruites, et remplacées par une absence de structures stables sur lesquelles construire un avenir. Ces sociétés avaient pourtant su organiser, bien avant nous qui l'avons oublié, une certaine solidarité et une certaine équité entre ses membres, une forme de contrat social moral, ce que certains ont appelé une forme « d'économie morale ».

Dans nos coopératives, nous avons développé un trépied économique, agriculture, élevage, artisanat de transformation, correspondant aux possibilités de la région, et nous permettant d'être relativement autonomes en produisant le plus pos-



Fleur de safran récoltée à Hippolyte, Limans



sible pour nos besoins essentiels. Nous avons toujours eu des pratiques agricoles et agronomiques assez traditionnelles, qui assurent la pérennité de notre activité. Seules les variétés de semences végétales, ou animales, ayant conservé diversité génétique et rusticité pourront survivre à un environnement climatique fluctuant et s'acclimater à des terroirs variés. L'appauvrissement génétique, tant végétal qu'animal, induit par l'agriculture industrielle n'augure rien de bon pour l'avenir. La vague de sécheresses et de chaleurs extrêmes des années 2000 en Provence, par exemple, nous a obligés à resélectionner des variétés anciennes et rustiques de graminées et légumineuses prairiales pour nos élevages, et de légumes pour nos jardins. Tâche rendue très difficile par la quasi disparition de ces variétés ou leur mise hors-la-loi, et leur remplacement par un nombre très réduit de variétés modernes et standard qui n'ont de variété que le nom, tant elles ne sont que la reproduction d'un « clone », souvent hybride et stérile, et non reproductible par le paysan, ou bien breveté et protégé. La lutte est inégale contre le renforcement d'une législation féodale qui nous ramène au temps des « banalités » seigneuriales du Moyen Age : jamais ce curieux monde « ultralibéral » n'a été aussi protectionniste et monopolistique.

Une agriculture de groupe

Peu soucieux d'écologie au début de Longo maï, et plus attentifs à un souci d'égalité pour tous, nous avons pu mesurer, au fil du temps, les dégâts planétaires d'une agriculture industrielle et pro-

ductiviste qui s'est développée pendant les 30 glorieuses d'après-guerre, des années 60 aux années 90. Ces années de construction d'une Europe agricole ont été fortement liées au machinisme agricole, au recyclage de la chimie de temps de guerre, et à l'expansion de la culture du maïs et du soja aux Etats-Unis. Sans vouloir développer toutes les étapes de ce processus, mais devenus conscients des limites et des dangers atteints par cette forme d'agriculture, nous avons opté pour une agriculture biologique, très critiquable sous de nombreux aspects, mais autonome et pérenne, pratiquée par des acteurs organisés collectivement : comme le faisaient nos ancêtres paysans qui avaient su très intelligemment organiser une gestion communautaire et égalitaire des territoires et des activités.

Ces formes d'organisation et de sociétés, qualifiées souvent de rétrogrades et d'anti-modernité, perdurent encore aujourd'hui dans de nombreuses communautés rurales du tiers-monde et de quelques pays européens. Faut-il les condamner pour autant ? Elles sont attaquées tous les jours par les grands trusts de l'agro-alimentaire qui veulent récupérer leurs terres, et laminées par des législations mafieuses qui les expulsent et restreignent leurs droits. Mouvement de privatisation d'un bien jusqu'alors commun de l'humanité.

Que dire de cette fuite en avant énergétique que représente la destruction des forêts pour y cultiver des agrocarburants, « nérocarburants » qui représentent autant de surfaces soustraites à la production alimentaire ? Sans doute il nous fau-

dra réintroduire impérativement de la traction animale dans nos pratiques, ce que nous faisons déjà en Provence, en Ardèche, en Crau, au Jura suisse, et à Ulenkrug, en Allemagne. Que dire de ces millions d'hectares de maïs et de soja destinés à la production de viandes qui nous rendent malades ? Sans doute il nous faudra aussi réduire notre consommation de viande, et privilégier les élevages extensifs pratiqués sur tous les espaces qui s'y prêtent, et ils sont nombreux. En Provence, nous pratiquons depuis trente ans la grande transhumance à pied jusqu'aux estives alpines avec notre troupeau de brebis mérinos d'Arles, dont la laine fine est transformée dans notre filature, à Chantemerle, au pied de l'alpage. Que dire, sinon que nous vivons dans un monde de plus en plus mortifère et suicidaire, et que « cultiver son jardin » est peut-être le seul pari intelligent pour l'avenir, à faire et à partager avec d'autres, le plus nombreux possible.



1



2



5



6



3



4



7



8

1 A Longo maï, les chevaux travaillent la terre pour le maraîchage. Cette bineuse sert à aérer le sol, coopérative Le Montois (CH), 2013.

2 Voici la maquette du hameau de St Hippolyte sur la coopérative de Limans. Étape par étape, pierre après pierre, est menée la reconstruction de cette ferme abandonnée.

3 Presque toutes les céréales et les légumes sont cultivés à partir des semences propres.

4 Cette plaquette a été envoyée en 2008 en guise de remerciement aux amis suisses qui soutiennent Longo maï.

5 Cette brochure a accompagné en 2006 la campagne « Halte à l'exode rural », qui s'opposait à la disparition des fermes programmée par le gouvernement suisse.

6 A Longo maï, on élève différentes races de moutons. La laine varie du blanc jusqu'au

presque noir, offrant une palette de couleurs naturelles comme pour ce tricot.

7 Longo maï élève des abeilles et s'engage politiquement pour la défense de leur environnement. Habits de protection pour l'apiculture de la coopérative Le Montois.

8 Pancartes vues lors d'une transhumance organisée par des éleveurs pour protester contre l'introduction obligatoire du puçage électronique des moutons, Haute Provence (F), 2013

... C'est ce choix de vie communautaire qui permet aux Longomaïens de concrétiser leurs objectifs de solidarité et d'égalité dans la vie quotidienne: le partage des tâches et des fonctions entre hommes et femmes par exemple y devient naturel, les disparités de qualifications, de compétences, d'instruction, ont tendance à s'estomper au travers des mécanismes de l'autogestion, grâce à la priorité qu'ils accordent à leur potentiel de formation «sur le tas» et au respect de la personne humaine plutôt qu'au respect des diplômes (sans pour autant que soient négligées les qualités et compétences de chacun). Le rejet du salaire et donc de tout rapport salarial renforce beaucoup le principe autogestionnaire en mutualisant les revenus du groupe et en associant tous les coopérateurs aux décisions sur leur utilisation. Enfin je me suis convaincu, tout au long de mes fréquents séjours avec eux, que les milieux de vie ainsi créés dans leurs coopératives sont particulièrement favorables à l'épanouissement et à l'éducation des enfants, qui manifestent leurs capacités d'initiative et de pensée autonome ainsi que leur joie de vivre mieux qu'ailleurs, sans être pour autant coupés du reste de la société puisqu'ils fréquentent normalement les écoles, lycées et universités selon leurs goûts et envies.

... Naturellement ce choix de vie, comme n'importe quel autre, n'a pas éliminé tous les avatars qui sont justement le propre de la vie: conflits de personnes, crises sentimentales, oppositions inconciliables, incompatibilités provisoires ou définitives, opportunités extérieures, etc. Ils sont aussi confrontés, à leur échelle, aux problèmes de société: comment gérer le vieillissement des anciens, les rapports intergénérationnels, etc. La vie a créé des difficultés à Longo maï, parfois des échecs et des départs...

... L'autogestion est loin d'être une évidence, il nous a fallu beaucoup de temps, beaucoup beaucoup de temps pour y parvenir, et il faut toujours énormément de patience pour la vivre au quotidien ... C'est et restera toujours très difficile car nous voulons plus que l'autogestion, nous voulons le consensus ! Une quête longue et compliquée, un chemin semé d'embûches, car le consensus n'est pas le compromis, le consensus, c'est la décision, l'accord, partagé par toutes et tous. Difficile car dans le Longo maï d'aujourd'hui toutes les générations sont mélangées, de la grand-mère présente depuis le tout début au jeune lycéen qui vient d'arriver. Difficile car dans le Longo maï d'aujourd'hui on peut vivre en Suisse ou en Allemagne, en France ou en Autriche, en Ukraine. Difficile mais pas impossible, et puis, une décision importante prise de cette manière va rassembler au lieu de diviser ...

... Toutes et tous nous avons quitté le carcan familial étroit pour inventer autre chose, mais quoi ? Là était l'immense difficulté, savoir ce que nous voulions de différent, puis le vivre. Sans doute, pour chaque individu, la réponse était autre, il en résulte une belle histoire qui continue, mais une histoire dure aussi, avec des peines et des regrets, une histoire qui a de la gueule, une histoire que l'on peut prendre en route, que l'on peut quitter aussi en la regardant continuer son bonhomme de chemin, une histoire de cœur et de tripes, une histoire à taille humaine. Une histoire peuplée de petites lâchetés, de grandes méchancetés, une histoire de bric et de broc, surtout faite de très très belles choses, de très belles rencontres, une histoire que nous voudrions continuer longtemps encore ... Une histoire que certaines et certains, trop nombreux déjà, ont dû quitter parce que pour eux la vie s'est arrêtée trop tôt, beaucoup trop tôt. C'est toujours en les ayant dans un coin de nos têtes que nous poursuivons le chemin ...

«LA POLITIQUE COMMENCE À L'INTÉRIEUR DE LONGO MAÏ...»

Depuis le début, la vie à Longo maï est marquée par l'engagement politique. Six personnes appartenant au mouvement racontent comment «la politique» est vécue comme une pratique émancipatrice.

Katharina Morawietz





Des apprentis se révoltent contre l'exploitation, Hydra Bâle, 1972



Manifestation pour réclamer l'ouverture d'une école maternelle à Limans, 1989



Occupation de terres et plantation d'arbres, Somonte, Espagne, 2012



Manifestation devant les locaux de Syngenta à Bâle après l'assassinat d'un paysan au Brésil, 2008

« On peut briser un doigt, cinq doigts forment un poing ». Raymond Gétaz, de la coopérative du Montois dans le Jura suisse, a toujours bien apprécié cette maxime du temps de Spartakus. Il s'est engagé à Longo maï en 1974. L'idée d'agir en collectif, sans hiérarchie, l'a interpellé.

La jeune génération des années 70 était imprégnée de la société d'après-guerre, des révoltes de 68, du Vietnam et de la guerre froide. Avec Longo maï, en même temps que la construction des coopératives, elle a essayé de faire de la politique autrement : En 1973, avec Cornelius Koch, l'abbé des réfugiés, Longo maï a suscité une vague de solidarité pour les réfugiés chassés par le putsch militaire de Pinochet, en faisant appel aux traditions suisses comme l'autonomie communale, l'identité démocratique, la tradition humanitaire et la solidarité chrétienne. L'Action Places Gratuites est née, permettant l'accueil d'environ 2000 réfugiés chiliens par des communes, des paroisses et des familles suisses. Les jeunes de Longo maï participant à la campagne s'adressaient directement à la population, touchant ainsi un large spectre de personnes. Selon Raymond Gétaz : « C'est typique de Longo maï d'inciter les gens à se comporter en tant que personnes qui croient ainsi pouvoir changer quelque chose. Ils ne sont plus des spectateurs passifs des événements ».

Le quotidien est politique – la politique au quotidien

Isabelle Stettler, de la ferme d'Ulenkrug au Mecklembourg, voit l'essence du projet politique à Longo maï dans le fait de ne pas séparer vie quotidienne et politique, de constituer des collectifs solidaires qui tentent l'autogestion matérielle et sociale et s'entraînent en groupe à une pensée indépendante. A ce propos, Paul Braun, de

la coopérative de Limans en Provence, relève l'importance du consensus dans les prises de décision. Sylvia Di Luzio a choisi ce mode de vie il y a trois ans, car elle attache une grande importance à l'autogestion et à l'horizontalité dans la prise de décision. Par ailleurs, Paul Braun souligne le fait que la vie dans les coopératives ne dépend pas de l'argent. Sylvia l'exprime avec enthousiasme : « L'absence de leader charismatique, de relations marchandes entre les coopératives, de comptabilité des heures de travail en argent, tout cela est très rare, génial et révolutionnaire ». Elle a néanmoins l'impression d'être moins active politiquement depuis qu'elle vit à Limans, car la vie en collectif prend beaucoup de place. Antoine de Ruffray, berger à Longo maï depuis 40 ans, résume tout cela en une pensée profonde : « La politique commence à l'intérieur de Longo maï et il n'y a pas de frontière avec notre présence politique à l'extérieur ». Les berger-e-s créent des réseaux avec d'autres éleveurs pour résister aux normes industrielles imposées au profit du marché et de l'Etat. Un autre exemple : La participation à l'association provençale PaïsAlp qui milite pour la transparence d'une agriculture fermière de petites exploitations qui pratiquent la vente directe et constituent un contrepoids à la production industrielle.

De même Isabelle Stettler considère son activité de jardinière comme étant sur un pied d'égalité avec son engagement pour les migrants et contre l'extrême droite en Allemagne du Nord : « Cultiver un potager solidaire, échanger des semences, nouer des relations ville – campagne, ce sont des actes politiques ». C'est dans ce même esprit politique de base que Longo maï anime la radio libre « Radio Zinzine » à Limans. Cédric Bertaud y est très engagé depuis quelques années.

Il souligne l'importance de cette radio qui donne la parole aux concerné-e-s et non à leurs porte-parole, contrairement aux autres médias. Il voit la radio comme un prolongement intéressant de l'engagement politique. « Elle crée des espaces libres pour des informations qui ne sont pas pré-digérées ».

Un réseau horizontal

La dimension politique des coopératives de Longo maï n'est pas immédiatement visible. Mais si on y regarde de plus près, on découvre que les coopératrices et les coopérateurs, au-delà de leurs activités sur les fermes, sont presque toutes et tous engagé-e-s dans des actions politiques, que ce soit sur des thèmes agricoles ou des migrants, de résistance contre des grands projets de développement industriel comme la construction d'un aéroport à Nantes et le projet de fusion nucléaire ITER près de Manosque, ou contre les mouvements d'extrême droite. Ce ne sont que des exemples. Isabelle Stettler explique : « Longo maï n'est pas un parti avec une ligne politique. Notre engagement dans différents mouvements dépend de ceux qui s'impliquent. »

Cédric Bertaud voit dans Longo maï la coexistence de plusieurs engagements politiques. L'un d'eux est imprégné de traditions réformistes

pour améliorer le système de la démocratie représentative par des décisions démocratiques et un meilleur respect des droits humains. Un autre s'appuie sur des mouvements anticapitalistes et plaide pour un changement radical du système. Cédric Bertaud ajoute qu'il existe des principes de fond importants sur lesquels tou-te-s sont d'accord, comme la sauvegarde d'un équilibre entre les actions à court terme et la construction à long terme d'alternatives. Le dogmatisme peut être surmonté grâce à une pratique concrète de vie en collectif. Antoine de Ruffray insiste là-dessus : Longo maï ne fait pas de politique institutionnelle. « Nous contestons son mode de fonctionnement et ses rapports avec le pouvoir ». Les institutions ont des intérêts d'institution, que ce soit des partis, des syndicats, etc. Longo maï travaille avec d'autres sans chercher à prendre le pouvoir sur eux, et ne prend pas le train en marche de grandes campagnes. Dans le même ordre d'idées, les gens de Longo maï se sont toujours défendus contre l'institutionnalisation de leur propre mouvement.

Raymond Gétaz considère cela d'un autre point de vue : « Nous nous engageons uniquement dans des domaines que nous vivons dans la pratique ou en solidarité avec des gens que nous connaissons bien ». Il s'agit souvent de domaines dont personne ne s'occupe. C'est ainsi qu'a dé-



Production de semences et bourse aux graines, 2012



Manifestation avec des sans-papiers «Keine Liebe ist illegal» (aucun amour n'est illégal), Bâle, 2011



Manifestation contre le puçage électronique des moutons, Provence, 2013

marré la campagne «El Ejido» en coopération avec le Forum Civique Européen (FCE). Longo maï s'est toujours préoccupé du développement de l'agriculture industrielle, mais quand en 2000 des saisonniers marocains ont été victimes de violences en Andalousie, le mouvement s'est engagé. Avec de vieux amis espagnols, il a lancé une campagne, qui dure encore, de dénonciation des conditions de travail proches de l'esclavage et des dommages écologiques collatéraux de la production européenne de fruits et légumes. C'est ainsi qu'au fil des ans ont surgi de nombreux engagements politiques, accompagnés d'un réseau sans cesse croissant d'amis et de compagnes et compagnons de lutte.

Actions ponctuelles et perspectives à long terme

Il y a quarante ans les actions politiques de Longo maï étaient différentes. Antoine de Ruffray raconte qu'au début le noyau constitué par celles et ceux qui se connaissaient déjà du temps des groupes fondateurs Hydra et Spartakus était le groupe moteur qui décidait des actions. Aujourd'hui plusieurs «générations politiques» sont actives, apportant des dynamiques multiples. Paul Braun pense qu'auparavant les actions étaient mieux ciblées et plus efficaces. Raymond Gétaz fait remarquer qu'à l'époque Longo maï s'est souvent vite retiré de ses engagements. Mais les bonnes idées d'alors ont eu des répercussions dans la durée. L'action Places gratuites est aujourd'hui encore présente dans plusieurs villes

suisses. Au fil des ans les engagements de Longo maï sont menés à plus long terme : par exemple, à partir de 1992, le groupe a milité à plusieurs niveaux aux côtés du Forum Civique Européen contre les guerres en Yougoslavie. Ensemble, ils ont initié le projet «Causes communes», grâce auquel 150 communes suisses ont établi un partenariat avec des communes des ex-républiques yougoslaves ayant choisi de rester multiethniques. Ensuite, ils ont mis en place le réseau de journalistes indépendants AIM, qui venaient régulièrement de toutes les républiques pour des réunions d'échange d'informations à la ferme autrichienne de Longo maï. Pour finir, le FCE, le Conseil de l'Europe et le Parlement européen ont réussi à faire adopter une résolution sommant les Etats membres d'accueillir les déserteurs des guerres en Yougoslavie. En même temps, ils ont recueilli dans toute l'Europe des dizaines de milliers de signatures pour l'accueil des déserteurs. Raymond Gétaz est encore en admiration : «C'était incroyable!»

Pour Antoine de Ruffray, cette durée dans l'engagement politique est essentielle. Il voit cependant une zone d'ombre dans la situation actuelle. On discute moins, on se sent davantage en sécurité et acceptés comme une organisation reconnue dans la société. C'est trop confortable. Paul Braun, qui s'occupe de philosophie politique et travaille avec le groupe de critique du capitalisme Krisis, déplore un manque d'analyses théoriques : «Une critique intelligente du système politique qu'est la démocratie m'intéresserait. Le

marché et la démocratie ne sont plus aujourd'hui des entités séparées et suivent une logique aveugle. Nous discutons peu chez nous de ce système abstrait de domination engendré par le capitalisme».

Une île coupée du monde ?

Toutes et tous sont inquiets de l'évolution de la société et les visions de l'avenir sont plutôt sombres. Pour Raymond Gétaz, et il n'est pas le seul : «La nouvelle répartition économique en cours durcit le climat politique». Les tendances et les cloisonnements nationalistes sont en hausse et la société marginalise de plus en plus de gens. Cédric Bertaud apporte cependant un exemple positif : «La lutte contre la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes à Nantes est menée conjointement par des mouvements de citoyens et des groupes radicaux. Tout indique que nous allons gagner – ce serait la première fois depuis trente ans.»

Sur les fermes de Longo maï on se sent souvent comme sur une île au milieu de la tempête. Sylvia Di Luzio observe qu'entre le discours politique radical sur la société et la réalité de celle-ci il y a un fossé. «On oublie un peu comment les

gens vivent» reconnaît Antoine de Ruffray. Pour Paul Braun c'est le contraire : «Nous ne sommes pas un groupe coupé du monde, nous voulons changer la société. Mais comment va le monde aujourd'hui, c'est de la folie. Tout est détruit, les rapports humains comme l'environnement. Dans les coopératives, nous essayons par des actes d'aller à contre-courant vers une solidarité et une prise de conscience». Raymond Gétaz se défend aussi contre la critique d'être étranger à la réalité : «Nous suivons de très près ce qui se passe, et notre rôle reste de donner des impulsions pour une autre évolution de la société».



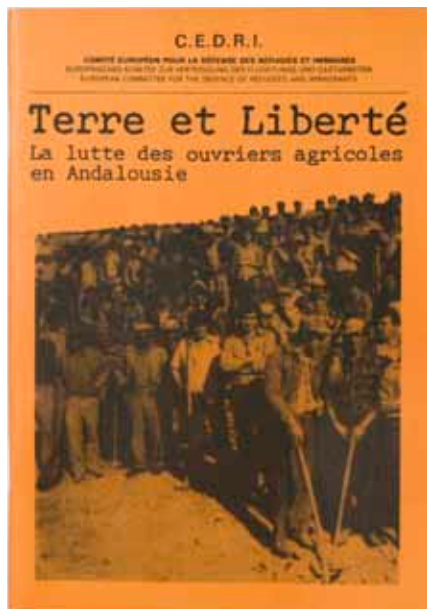
1



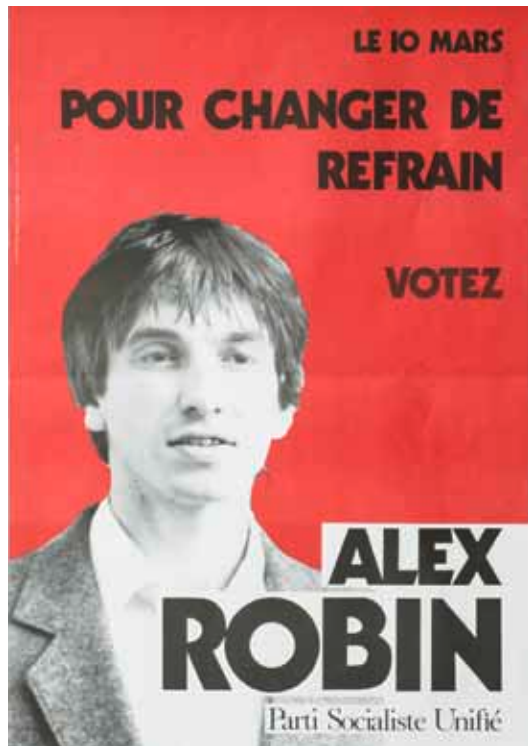
2



3



4



5



6



7



8

1 Une des deux mille fermes en carton accrochées à Berne lors de la remise d'une pétition au gouvernement suisse en 2007. C'est le nombre de fermes que la politique du gouvernement aurait laissé mourir par année dans le pays.

2 Ce badge a été créé en 2007 pour protester contre les slogans xénophobes de l'UDC

suisse (Union démocratique du centre) stigmatisant les « moutons noirs »

3 En 1976 les bergers de Longo maï voulaient amener leur troupeau transhumant à pied de la France vers l'Allemagne. La douane s'y opposait. Des amis se sont mobilisés, ils ont pris chacun un mouton en laisse en le déclarant comme animal

de compagnie, et munis d'un « passeport pour mouton » artisanal, ils ont traversé la frontière...

4 Publication pour la défense des travailleurs journaliers qui devaient être condamnés à de lourdes peines de prisons pour avoir occupé des terres agricoles en Andalousie, 1985.

5 Des membres de Longo maï se sont engagés dans des institutions politiques, par exemple au sein du conseil municipal. Voici l'affiche pour la candidature d'un membre de Longo maï à une élection locale en Provence (F) en 1985.

6 Dans les années 1980 le « Front national » (parti d'extrême droite) avait le vent en

poupe dans le sud de la France. Avec cette affiche, Longo maï demandait aux touristes d'éviter les localités à risque raciste.

7 Avec ce disque collectif, des artistes connus ont soutenu en 1989 la demande de libération formulée par Longo maï de Otelio de Carvalho, héros de la Révolution des Œillets emprisonné au Portugal.

8 En 1978, les musiciens de Longo maï ont effectué une tournée en France avec des chansons antifascistes. Par la suite ils ont enregistré ce disque.

APRÈS 40 ANS, OÙ ALLONS-NOUS ?

Pour une expérience de vie telle que Longo maï, la durée est une chance inouïe, une chance qu’il a fallu provoquer en permanence. Mais cette durée implique des conséquences et de nouveaux défis.

Pour continuer d’exister, Longo maï dans son ensemble, mais surtout chaque individu à l’intérieur de cet ensemble, doit réfléchir et sans doute répondre à différentes questions qui se posent ou vont se poser... Comment assurer la pérennité des lieux de vie (dix en Europe aujourd’hui), comment vivre le mélange des générations, la transmission des savoirs et connaissances, l’avenir de ce qui a été construit et la possibilité pour les plus jeunes de créer à leur tour, l’aide au démarrage de nouveaux projets, la position de Longo maï dans le monde, quelles luttes pour demain, quelles fuites... Cette communauté, cette commune peut-elle toujours s’agrandir, comment rester ouvert sans se perdre ? L’avenir va sûrement nous montrer que cette liste n’est pas exhaustive.

Différentes générations

Il est acquis pour tous à Longo maï que cet ensemble de lieux de vie doit rester ouvert. L’accueil, la formation, la transmission font partie des raisons d’être de Longo maï avec la solidarité et l’espoir de changer le monde. Par contre, il n’est pas sûr que l’autogestion et la recherche du consensus soient praticables à plusieurs centaines de personnes sur un nombre indéterminé de lieux de vie. Rester ouvert et accueillant pour donner à d’autres l’envie de créer leur propre lieu, se donner les moyens en même temps de pouvoir aider les autres à s’installer et développer leur propre projet. Longo maï pourrait aussi se diversifier, les lieux se revendiquant de ce mouvement pourraient fonctionner avec des critères différents, on pourrait convenir d’une philosophie commune, (vie communautaire, absence de hiérarchie, pas de salariat, solidarités internes et externes, organiser une propriété collective des terres et maisons : ce qui existe déjà à Longo maï où toutes les propriétés sont réunies dans une fondation suisse gérée par l’ensemble), mais avoir des pratiques originales suivant les lieux, en laissant la liberté d’une coordination et d’un

partage plus étroits entre les lieux qui le souhaiteront. Une diversité qui sans doute deviendra une nécessité d’un point de vue générationnel. On n’a pas les mêmes envies à 20 ans, 40, 60 ou 80 ans. On n’a pas la même conception de l’organisation, du quotidien, de l’avenir. Vivre ensemble entre les différentes générations est une très belle idée généreuse, mais c’est un défi qui pose de multiples questions. S’il est légitime que les plus anciens aient envie de voir leurs réalisations perdurer, il est autant légitime que les plus jeunes aient envie de s’organiser comme ils le souhaitent, voire de tout changer...

Il est évident qu’il faudra de nouveaux lieux pour les jeunes. Ceux qui s’intéressent à Longo maï et souhaitent à leur tour créer, innover, essayer sont de plus en plus nombreux. Il pourrait être évident aussi qu’il faille de nouveaux lieux pour les plus anciens, des lieux proches ou distants des autres pour favoriser la cohabitation, permettre le repos et la réflexion, permettre de se détacher, quand nécessaire, du quotidien collectif, permettre par exemple d’accueillir les petits enfants dans plus de calme... Quant à la transmission du ou des savoirs, elle demandera intelligence, patience, générosité et tact, autant à celles et ceux qui transmettront qu’à celles et ceux qui recevront, afin d’éviter tensions et déchirements...

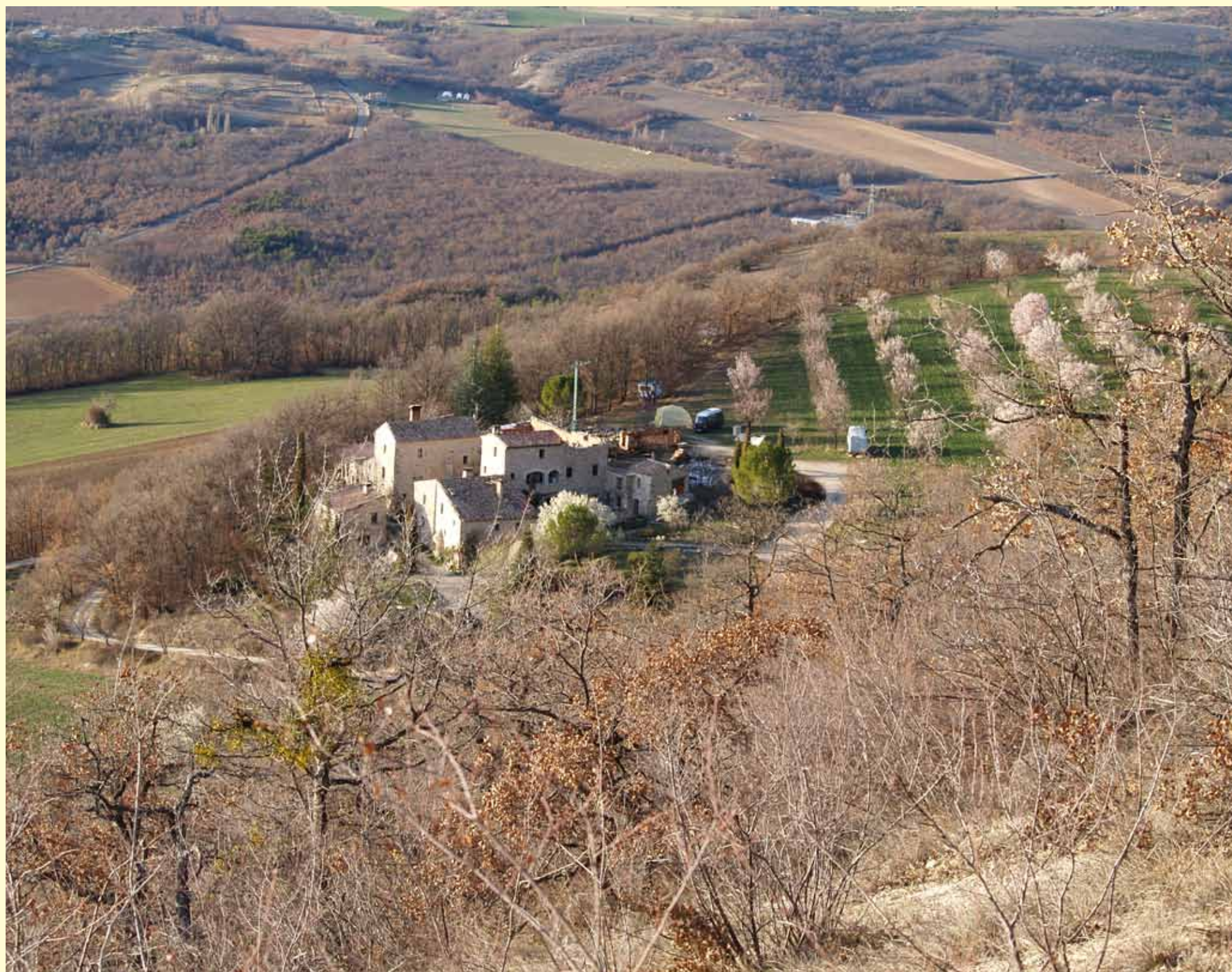
Le refus de la soumission

Et pourquoi pas Longo maï comme école ou université de l’autogestion, de la vie communautaire, de la conservation ou réhabilitation de certains savoirs anciens, de l’utopie ? Des lieux pour étudier les innombrables luttes et révoltes qui ont émaillé l’histoire de l’humanité, les faire connaître ? Se mêler du monde est presque un devoir à Longo maï, au cours des ans cela a pris différentes formes. La défense des réfugiés et des immigrés, la défense des stigmatisés, des plus exploités, des marginalisés. La défense du vivant et de la biodiversité, la défense du droit à faire ses semences... De multiples luttes et bagarres autour de l’agriculture « paysanne » et contre l’industrie agro-alimentaire. A chaque fois en trou-

vant des alliés et des complices dans des milieux sociaux très différents. Les luttes d’aujourd’hui prennent souvent des formes nouvelles, elles mélangent des gens très différents de générations, de cultures et de sensibilités politiques diverses. Ce sont des luttes contre les délires du développement permanent et de la croissance à tout prix comme par exemple contre un aéroport, un train à grande vitesse ou une autoroute, contre l’industrie nucléaire en général... Certains à Longo maï participent à ces luttes qui ne sont pas initiées par Longo maï. Ce sont des terrains, des lieux de rencontres et de partage. Ces luttes favorisent l’échange d’information et de savoir, elles encouragent à refuser la soumission à un monde, une société présentée comme étant sans alternatives possibles. Le refus de la soumission, voilà encore une des raisons d’être de Longo maï, comme de souffler sur les braises de la révolte quand on les trouve, comme de favoriser toutes sortes de rencontres, toutes sortes de trouvailles et retrouvailles...

Quelles seront les bagarres de demain, quels seront les rapports de force de demain ? Nous voulions changer le monde, il change à vitesse grand V, la détérioration de l’environnement et des rapports sociaux est palpable, la micro-réponse éducative, l’action à titre d’exemple ne seront certainement plus suffisantes face aux défis qui nous attendent. Un nationalisme de plus en plus belliqueux, la xénophobie, la permanence hideuse du racisme et de l’antisémitisme, la stigmatisation des étrangers, les Rom en particulier, nous rappellent qu’en cas de « crise » durable, les réflexes agressifs d’un très grand nombre, le repli identitaire, la mise à l’index de « l’autre » ont toujours provoqué les plus grandes catastrophes. Longo maï n’est pas un îlot protégé, Longo maï est dans le monde, et le monde va mal. Tout cela orientera l’avenir de cette belle histoire qui dure encore... Longo maï n’aura de sens qu’en incitant d’autres, qu’en aidant d’autres, le plus possible, à imaginer, créer, construire des manières différentes de vivre, afin de résister au rouleau compresseur globalisé et jouer aux grains de sable dans les rouages de la machine.

Ulrike Furet et Bertrand Burollet
(à Longo maï depuis 1978 et 1979)



Le hameau d'Hippolyte et ses amandiers sur la coopérative de Limans

*Il existe un endroit
Hors de l'espace et du temps
Lieu, un peu coupé des lois
Où tout arrive et rien n'attend*

*Et la boue comme béton
Les sentiers comme trottoirs
Les arbres nous font une maison
Qui eux ne nous empêchent pas de voir*

*Ne pas fermer les yeux
Regarder droit devant soi
Voir le monde en grand, tu peux
Et partager un peu plus de toi*

*Plus la peine d'être seul
C'est un monde plus grand
Malgré les coups de gueule
C'est beau parce que c'est différent.*

Melissa Torres
(19 ans, a grandi à Longo mai)

LONGO MAÏ, C'EST NOUS

L'énoncé de l'expérience est simple : des membres de la coopérative Longo maï doivent parler d'un objet qui, à leur avis, est caractéristique de leur vécu personnel et de la vie en commun dans le groupe. De l'objet choisi, ils sont entièrement libres de montrer ce qu'ils veulent. La présentation ne doit pas durer plus d'une minute. Tous s'assoient devant le même fond brun et racontent. Des moyens de tournage réduits libèrent le regard sur l'essentiel : non seulement est significatif ce qui est présenté comme objet, comment le choix est fondé, mais l'attention se porte aussi sur les traits du visage, les vêtements, l'attitude et la gestuelle de chaque membre.

Autant les personnes interrogées sont différentes, autant sont différentes leurs contributions : avec sérieux, en jouant, politiques, privés, pleins d'énergie, facétieux, par métaphore ou directement, de petits et de plus grands aveux sont faits, des jugements de valeur prononcés, des vues intimes de la vie en groupe exposées, l'existence dans la coopérative soumise à réflexion – cela va du plus petit au plus grand, des détails qui font la vie de Longo maï aux évaluations utopiques qui se cachent derrière. La vie chatoie par toutes ses facettes : pourrait-il en être autrement dans une coopérative où coexistent des gens de quinze pays ? Ils parlent français, allemand, suisse-allemand, et cela avec les accents les plus divers.

Toutes les classes d'âge sont représentées. D'une petite fille de six ans, avec son écureuil en peluche, en passant par deux jeunes qui montrent sur leur Macbook les images importantes pour eux (la balustrade dans la coopérative en Provence près de Limans sur laquelle beaucoup de jeunes, depuis des générations, se sont toujours assis, ou l'amphithéâtre en tant que lieu d'interaction sociale et de nombreuses fêtes), jusqu'à ceux qui étaient déjà là au début et proposent des objets tels qu'une houlette de berger neuve ou un livre important, qui les ont accompagnés depuis ce temps-là. Dans leur choix, beaucoup se reportent à l'agriculture et ils présentent de la terre, des pierres, des plantes, un oeuf, une abeille et une pomme, un chien, voire un cheval. On voit aussi apparaître des produits de leur propre confection, comme de la confiture, du pain, des chaussettes. Des objets parlant de la vie commune ou, sur un

plan symbolique, d'une spécificité de Longo maï ne manquent pas non plus : deux marmites, des carnets d'adresses, des instruments de musique, un ballon de football ou un savon.

Un panorama riche

Dans leur totalité, un panorama se déroule, allant des besoins les plus infimes aux plus hautes aspirations politiques – par exemple quand on évoque l'action des places gratuites pour les réfugiés chiliens (1973) et la révolution des oeilletons au Portugal (1974), ou le Forum des citoyens et des citoyennes à Berlin (1990). On peut dire que c'est une vraie petite parabole quand un membre, à l'aide d'un miroir qui le prouve, montre à quel point il a changé au cours des dernières décennies.

Olga Widmer a produit une œuvre impressionnante, d'une grande force documentaire : environ un tiers des personnes permanentes qui vivent à Longo maï y ont participé, traçant un inventaire en l'année 2013, quarante ans après la fondation de la coopérative. Tous se sont lancés dans l'entreprise risquée de ne présenter leur objet qu'en soixante secondes. Tâche difficile, quand on pense qu'il faut, en si peu de temps, condenser symboliquement des années ou des décennies. L'œuvre dépasse cependant de loin le documentaire : en sa multiplicité, elle laisse entrevoir une réalité de vie et une identité de groupe que des mots ne pourraient exprimer qu'insuffisamment. Elle renvoie à des interactions à l'intérieur du groupe et aux possibilités et aux difficultés de la vie en commun. Dans l'exposition, cette caractéristique est prise en compte par sa disposition même : jamais on ne voit une personne seule, un groupe est toujours présent, duquel une personne se détache et permet aux visiteuses et aux visiteurs de participer à ses pensées sur un objet.

Andreas Schwab, commissaire d'exposition

NOTES SUR LA RÉALISATION

Réaliser une exposition sur Longo maï ?

Lorsque je crée une exposition, la mise en scène est complètement dépendante du thème, le contenu détermine la forme et l'agencement des différents éléments de l'exposition renseigne sur le concept. Où en est Longo maï aujourd'hui ? Que doit donc raconter l'exposition sur Longo maï ? Il n'est pas besoin de chercher longtemps, car l'exposition est organisée de manière professionnelle : je sollicite le commissaire de l'exposition, Andreas Schwab. Il s'en est occupé intensivement, a écrit un livre sur le sujet et lancé un premier concept d'exposition. Il a mis sur pied une banque de données et se trouve en possession d'un disque dur contenant 3 000 photos, films et émissions de radio. Andreas Schwab me montre tout. Plus j'en vois, moins j'en sais et plus je me pose de questions sur l'organisation de ce phénomène économique, social et culturel. Alors, j'ai interviewé les gens de Longo maï. J'apprends beaucoup de choses et surtout que Longo maï est basé sur la culture du dialogue et de la discussion, qu'il n'y a ni statuts internes ni règlement, qu'il n'existe aucun document où tout serait simplement consigné par écrit. Mais alors comment cela fonctionne-t-il concrètement ?

Un voyage en Provence

Pour mieux le comprendre, je me rends dans une des coopératives, dans le sud de la France. Ce qui m'a surtout impressionnée, c'est la multitude d'activités qui se déroulent simultanément : les uns font un envoi pour une campagne pendant que les autres préparent le dîner pour 100 personnes, un groupe organise une journée « portes ouvertes » à la bergerie, tandis que quelques-uns labourent le jardin à l'aide de chevaux, les bergers de la région tiennent une réunion ; alors qu'une ou deux personnes confectionnent un houmous pour le pique-nique, d'autres réalisent une émission de jazz pour la radio, etc. Tout cela se passe avec une tranquillité allant de soi. Chacun semble savoir ce qu'il y a à faire, tout le monde s'occupe de tout, tout est fait par soi-même et il est rare que quelqu'un fasse quelque chose tout seul. Partout on construit, on réalise des travaux, on répare sans cesse, on construit du neuf.

Ce processus permanent, cette façon de construire en continu et d'expérimenter sans

crainte, la simultanéité des activités doivent aussi être thématiques par cette exposition. Vivre, travailler, s'engager sur le plan culturel et au niveau politique ne font qu'un à Longo maï. Ainsi, la forme de l'exposition ressemble à un grand collage mettant en évidence les interconnexions entre les activités, la vie et le travail. Un ordre sauvage et un montage simultané d'images, d'objets et de déclarations, de textes, de sons et de musiques, se mettent en relations multiples et ouvrent des perspectives nouvelles. Les photos et les documents sont présentés comme des histoires illustrées superposées et en trois dimensions.

Les sens en alerte

Dans cette exposition, Longo maï n'est pas seulement « à voir ». Le visiteur doit pouvoir sentir, goûter, entendre, lire et comprendre. Les éléments de l'exposition sortent des cadres et sont sensoriels ; les herbes dégagent une odeur, la terre est rouge, la laine encore grasse, la radio en live et le tracteur rose.

Mais Longo maï c'est avant tout les personnes qui s'y engagent et vivent leur utopie. C'est pourquoi, les gens sont au centre de cette exposition, dans laquelle ils parlent et racontent leurs perspectives individuelles, condensées en un film de 60 entretiens enregistrés par Olga Widmer.

L'exposition est simple et expressive, les matériaux utilisés, bois, métal, papier et supports médiatiques sont ce qu'ils sont : pas de vernis, pas de fioritures. Il n'y a pas de système, seulement un canevas d'exposition, juste ce qu'il faut pour permettre le montage du grand collage. L'impression est provisoire, l'exposition raconte le cheminement, donne l'impression que l'arrangement des éléments aurait pu être tout à fait différent et qu'à chaque endroit où elle est montrée, cette exposition pourrait prendre une autre forme. J'aimerais réaliser une exposition qui raconte, n'explique pas, mais essaye de rendre un phénomène saisissable.

Une exposition réalisée pour et avec Longo maï ? Je l'ai fait avec plaisir.

Ursula Gillmann, réalisatrice

LES COOPÉRATIVES

A l’initiative des groupes d’apprentis et d’étudiants activistes Hydra et Spartakus (précurseurs de Longo maï venant de la Suisse et de l’Autriche) se rassemblèrent des jeunes de toute l’Europe en décembre 1972 à Bâle. Ils décidèrent de fonder des « communautés européennes de jeunes » dans des régions désertifiées. De cet évènement naquit le mouvement de Longo maï.

QUELQUES PRIORITÉS À LONGO MAÏ

- Revitalisation de friches dans des régions désertifiées
- Accueil et formation des jeunes
- Achat de terres contre la spéculation foncière
- Aide au démarrage pour des projets initiés par des groupes de jeunes
- Soutien de réseaux d’entraide régionaux
- Maintien de la biodiversité

LES COOPÉRATIVES EN EUROPE

La coopérative de Limans, Alpes-de-Haute-Provence, France, (depuis 1973)
La plus grande et plus ancienne des coopératives comporte trois fermes : Le Pigeonnier, Grange Neuve et St.-Hippolyte. Avec ses élevages, ses céréales, légumes et fruits elle est avant tout une école de la vie autogérée. La radio libre régionale « Zinzine » est animée à partir de là, le village de vacances « Les Magnans » également.

Filature de Chantemerle, Hautes-Alpes, France, (depuis 1976)
La filature la plus haute d’Europe (à 1.360 m d’altitude) fonctionne avec une turbine hydroélectrique. La laine des troupeaux de moutons de Longo maï et de ceux des environs est transformée en pulls, chemises, chaussettes, couvertures et tissus. Les produits sont vendus dans le magasin de l’usine et sur les marchés.

Stopar, Eisenkappel, Carinthie, Autriche, (depuis 1977)
Des moutons, des cochons et des abeilles sont élevés et des herbes médicinales et des épices cueillies. La plus grande partie de la production est transformée à la ferme en jambons, saucisses,

pommades, savons, confitures et vendue directement.

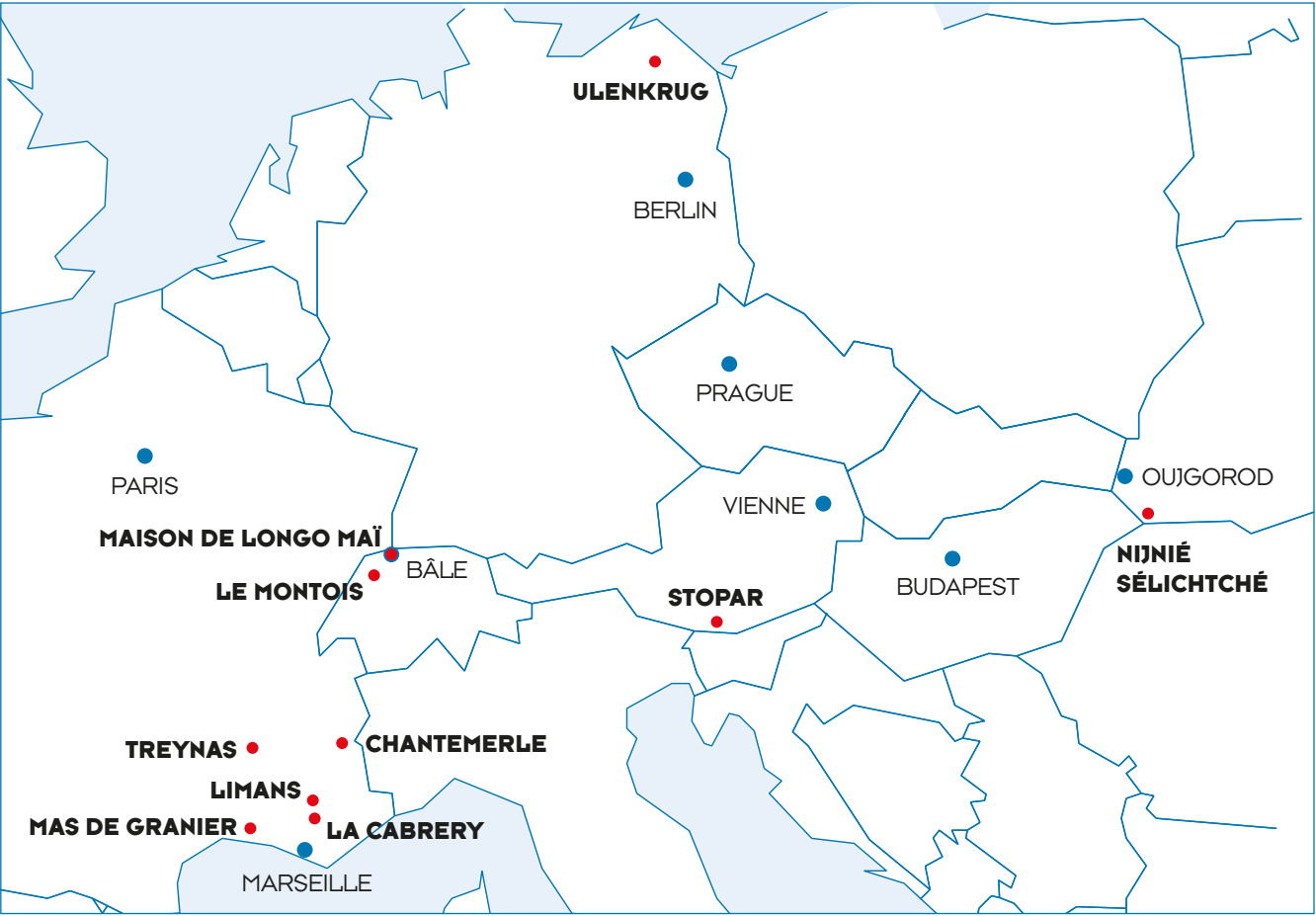
Le Montois, Undervelier, Suisse, (depuis 1987)
Après la perte de la ferme Joli mas dans le Jura neuchâtelois, Longo maï acheta et rénova une ferme abandonnée dans le Canton du Jura et mit des activités en marche : agriculture, jardinage, herbes médicinales, élevage de moutons. Une station hydro-électrique y fut installée. Chaque année la tournée de vente des produits de toutes les coopératives est organisée à travers la Suisse depuis la ferme.

Treynas, Ardèche, France, (depuis 1989)
La priorité pour cette ferme est le travail dans la forêt en respectant l’environnement (par ex. avec des chevaux de trait) et la transformation du bois : scierie, menuiserie, construction de charpentes. L’autosubsistance est assurée par l’agriculture, le jardinage et l’élevage.

Mas de Granier, Saint-Martin-de-Crau, France, (depuis 1990)
Des prairies irriguées donnent trois coupes de foin par année. Prioritairement sont cultivés des légumes biologiques. Une conserverie à la ferme transforme les fruits et légumes. Des activités supplémentaires tournent autour des oliviers, des variétés de céréales anciennes, de l’élevage de poules et de l’apiculture.

La Cabrery, Luberon, France, (depuis 1993)
La principal activité est liée aux vignes et au vin réalisé à partir de différents cépages : Syrah, Grenache, Merlot, Viognier et Clairette. Le vin est vendu directement à la ferme, aux marchés et aux restaurants. En plus des vignes il y a aussi de l’élevage ovin et bovin, de l’agriculture et du jardinage.

Ulenkrug, Mecklembourg-Pommeranie, Allemagne (depuis 1995)
Après la tentative échouée de créer une coopérative dans le Brandebourg (Basta près de Wollup) juste après la fin de la RDA, Longo maï s’installa au Mecklembourg dans la ferme de Ulenkrug. Une agriculture et un élevage très variés sont



pratiqués : des céréales et légumes anciens et rustiques sont cultivés et sauvegardés. Une grande installation solaire produit de l’énergie.

Maison de Longo maï, Bâle, Suisse, (depuis 1995)
Après sa fondation fin décembre 1972 à Bâle, Longo maï y installait un bureau dans des locaux loués pour garder un pied dans la ville. En 1995, Longo maï réussissait finalement à acheter une maison à la St.Johanns-Vorstadt. Des travaux administratifs y sont menés et le soutien financier pour les projets y est organisé. A côté de l’association d’utilité publique Pro Longo maï se trouvent des réseaux créés par Longo maï : Le Comité Européen pour la Défense des Réfugiés et Immigrés (C.E.D.R.I.) et le Forum Civique Européen (FCE) qui ont leur siège suisse dans la maison.

Zeleny Hay, Transcarpatie, Ukraine, (depuis 2006)
Depuis l’ouverture à l’Est fin 1989 Longo maï s’engage dans le village de Nijnié Sélichtché en Transcarpatie dans des projets de développement local comme la construction d’une fromagerie vil-

lageoise, l’approvisionnement de l’eau potable, la réanimation du centre culturel et autres projets avec l’école et la maternelle. En 2006 la ferme Zeleny Hay a pu être achetée où sont pratiqués essentiellement l’élevage et la transformation de la viande et du lait.

UN PROJET SOCIAL ET ÉCOLOGIQUE EN AMÉRIQUE CENTRALE

Finca Sonador, San Isidro de General, Costa Rica, (depuis 1979)
Le domaine acheté par Longo maï était d’abord une terre d’asile pour des réfugiés venant des pays en guerre civile en Amérique centrale. Aujourd’hui plus de 400 personnes du Salvador, du Nicaragua, du Costa Rica et de l’Europe vivent sur ce terrain dans une sorte de village. Elles s’occupent des cultures d’autosubsistance, des cultures de sucre et de café pour la vente et de l’écotourisme. Le projet compte 950 hectares : la moitié est de la forêt vierge, protégée par Longo maï et les habitants de la Finca.

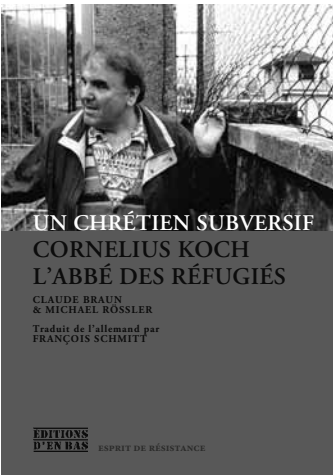
PUBLICATIONS



Longo mai, du passé jusqu'au présent

Beatriz Graf, qui a vécu de longues années à Longo mai, donne une vue d'ensemble de l'histoire du mouvement, de la construction des coopératives et des actions de solidarité. Des membres de Longo mai et d'autres qui sont partis racontent leurs points de vue et forgent une image intéressante des différentes idées et façons d'agir.

Beatriz Graf
Longo mai — Révolte et utopie après 68,
Vie et autogestion dans des Coopératives
Européennes, 176 pages, CHF 25.— / EUR 18.—,
THESIS Verlag, Egg, 2006



Une vie solidaire

Le livre de Claude Braun et de Michael Rössler est tout à la fois la biographie d'un homme, l'abbé Cornelius Koch, et un essai d'histoire contemporaine. Il nous plonge au cœur de trente années (1971–2001) d'évolution de la politique d'asile en Suisse et met l'accent sur les mouvements de citoyennes et de citoyens en faveur des réfugiés et des sans-papiers. Cornelius Koch, enfant issu d'une famille émigrée en Roumanie au 19ème siècle, arrive en Suisse après la Seconde Guerre mondiale avec ses parents, son frère et sa sœur. Il fait ainsi l'expérience du déracinement et de l'exil dans sa propre chair. Suite au suicide de sa mère, Cornelius Koch décide de devenir prêtre. Grâce à des rencontres avec des personnes engagées dans des luttes sociales et politiques il va mener un combat collectivement enraciné pour l'humanité et la justice envers les réfugiés et les sans-papiers en Suisse et au niveau international. Le livre évoque aussi l'amitié de Cornelius Koch avec Longo mai et raconte les actions de solidarité menées en commun.

Claude Braun, Michael Rössler :
Un chrétien subversif — Cornelius Koch,
l'abbé des réfugiés
Traduit de l'allemand par François Schmitt,
383 pages, CHF 38.— / EUR 25.—,
Éditions d'en bas, Lausanne, juin 2013
(Les deux auteurs vivent à Longo mai)

Autres publications

Journal, trois fois par an : Nouvelles de Longo mai, des informations des coopératives aux donateurs et aux autres amis

Andreas Schwab :
Landkooperativen Longo mai
Pioniere einer gelebten Utopie
ca. 260 pages, CHF 38.— / EUR 29.90,
Rotpunktverlag, Zürich, September 2013

Denis de Rougemont :
L'avenir est notre affaire
Ed. Stock, Paris, 1977

Gilbert–François Caty :
Les héritiers contestés — Longo mai et
les media d'Europe
Ed. Anthropos, Paris, 1983

Luc Willette :
Longo mai — 20 ans d'utopie communautaire
Syros, Paris, 1993

Avec les paysans du monde.
Edité par L'Association pour un nouveau
développement, Saint Jean de Vaulx, 2006.

Produire de la richesse autrement.
Edité par CETIM, PubliCetim No 31, Genève, 2008



Exposition :
L'utopie des indociles –
40 ans Longo maï

Commissaire d'exposition :
Andreas Schwab, Palma 3, Berne

Scénographie :
Ursula Gillmann, Atelier Gillmann+Co Gmbh Szenografie
und Ausstellungen, Bâle
Collaboration : Karin Vidensky

Graphisme :
Trinidad Moreno, Bâle

Groupe de travail de Longo maï :
Claude Braun, Bertrand Burollet, Herma Ebinger,
Ulrike Furet, Esther Gerber, Marcel Howard,
Katharina Morawietz, Gregor Peters, Gabriele Rahm,
Hannes Reiser, Michael Rössler

Installation vidéo «Longo maï, c'est nous» :
Olga Widmer, Paris

Media audiovisuels :
Uri Urech, Bâle

Installation de l'exposition :
The collective. Arthandling.com

Voulue et organisée par :
Pro Longo maï, Bâle